



**Revue archéologique de l'Est**

**tome 65 | 2016  
n°188**

---

## Le sanctuaire des trois Gaules et la question du forum provincial

**Armand Desbat**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rae/8902>  
ISSN : 1760-7264

### **Éditeur**

Société archéologique de l'Est

### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 novembre 2016  
Pagination : 303-323  
ISBN : 978-2-915544-36-7  
ISSN : 1266-7706

### **Référence électronique**

Armand Desbat, « Le sanctuaire des trois Gaules et la question du forum provincial », *Revue archéologique de l'Est* [En ligne], tome 65 | 2016, mis en ligne le 10 octobre 2017, consulté le 25 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rae/8902>

---

# LE SANCTUAIRE DES TROIS GAULES ET LA QUESTION DU FORUM PROVINCIAL

Armand DESBAT\*

---

**Mots-clés** Lyon, Autel des Trois Gaules, forum provincial.

**Keywords** Lyon, Three Gauls Altar, provincial forum.

**Schlagwörter** Lyon, Altar der Roma und des Augustus, Provinzialforum.

---

**Résumé** En 2011 est paru dans la R.A.E. sous la plume de D. Frascone un article proposant une nouvelle localisation du sanctuaire des Trois Gaules, avec l'autel de Rome et d'Auguste placé au sommet de la colline de Saint-Sébastien à Lyon. Malgré plusieurs aspects séduisants, cette hypothèse comporte des éléments d'analyse contestables mais surtout ne prend pas en compte toutes les découvertes archéologiques. Elle oublie notamment un point fondamental qui est l'existence d'un forum provincial. La prise en compte de tous les éléments conduit à revenir à l'hypothèse ancienne d'un sanctuaire établi sur les pentes.

**Abstract** In 2011, D. Frascone published a paper in the R.A.E. proposing a new location for the Sanctuary of the Three Gauls with the Rome and Augustus altar being placed at the top of Saint Sebastian Hill in Lyon. In spite of several seductive aspects, this hypothesis includes questionable analyses but also doesn't take into account the archaeological discoveries. It also forgets a fundamental point which is the existence of a provincial forum. The taking into consideration of all of these elements leads to the original hypothesis that the sanctuary was established on the slopes.

**Zusammenfassung** 2011 erschien in der R.A.E. ein Artikel von D. Frascone. Er schlug eine neue Lokalisierung des Heiligtums der Tres Galliae mit dem Altar der Roma und des Augustus auf dem höchsten Punkt des Hügels von Saint-Sébastien in Lyon vor. Trotz einiger bestechend klingender Aspekte beinhaltet diese Hypothese fragwürdige Analyseelemente, insbesondere berücksichtigt sie nicht alle archäologischen Befunde. Vor allem aber übersieht sie ein wesentliches Argument, nämlich die Existenz eines Provinzialforums. Die Berücksichtigung aller Argumente führt dazu, dass man wieder auf die alte Hypothese eines Heiligtums in Hanglage zurückkommt.

---

## LE SANCTUAIRE FÉDÉRAL

Depuis les travaux de E.-C. Martin-Daussigny (1862), le sanctuaire des Trois Gaules, jusque-là situé à Ainay par les érudits lyonnais (DE BOISSIEU, 1864), a été localisé sur les pentes de la Croix-Rousse. Des décennies plus tard, A. Audin, en se fondant sur la topographie, avait reconstitué un sanctuaire sur le modèle de celui de la Fortune à Preneste (AUDIN, QUONIAM, 1962) (fig. 1). Malheureusement, les rares fouilles réalisées dans ce secteur depuis lors n'ont guère apporté de précision sur sa configuration (TRANOY, AYALA, 1994).

Récemment Daniel Frascone a proposé une nouvelle localisation du sanctuaire (FRASCONI, 2011) qu'il situerait au sommet de la colline à l'emplacement du boulevard de la Croix-Rousse.

Le point de départ de l'hypothèse de D. Frascone est un sondage réalisé en 2006, 14 rue des Tables-Claudiennes, « qui n'a pas mis au jour de vestiges tangibles » à l'emplacement présumé du sanctuaire (FRASCONI, 2011, p. 194). Toutefois, il faut noter en premier lieu le caractère très limité de ce sondage, de 2,50 m dans sa plus grande longueur. De plus, les quelques éléments lapidaires retrouvés dans ce sondage renvoient à l'architecture monumentale : « fragments de blocs calcaires, sous forme d'éclats, présentant

parfois des éléments confirmant leur utilisation architectonique (lettres, peintures, facettes, moulures...) » (*ibid.*, fig. 9). Ce seul sondage ne paraît donc pas suffisant pour remettre en cause la localisation du sanctuaire.

Un autre argument développé par D. Frascone pour justifier le déplacement du sanctuaire au sommet de la pente est de considérer que les rues de la colline de la Croix-Rousse reprennent sans doute le tracé de voies antiques et que ces dernières formaient déjà un système de rampes conduisant au sommet. Cela est loin d'être évident. Les plans anciens de Lyon ne remontent pas avant le XVI<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien est le grand plan scénographique, gravé entre 1545 et 1553, qui ne montre encore que deux voies gravissant la pente à l'est de l'amphithéâtre. Jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, « la montagne Saint-Sébastien » n'appartient pas à la ville de Lyon, mais fait partie du Franc-Lyonnais (BARRE, 1993). C'est la construction de l'enceinte édifiée au sommet de la colline à partir de 1512 qui va inclure les pentes dans la ville de Lyon.

Deux voies nord-sud permettaient d'accéder au plateau : à l'ouest, à partir de la porte de la Lanterne, la grande Coste Saint-Sébastien (devenue la Grande Côte) et à l'est, à partir de la porte du Griffon, la petite côte Saint-Sébastien (montée Saint-Sébastien actuelle). Il s'agit de chemins ruraux (BARRE, 1993).

---

\* Directeur de Recherche, UMR 5138 ArAr, Université Lyon 2.

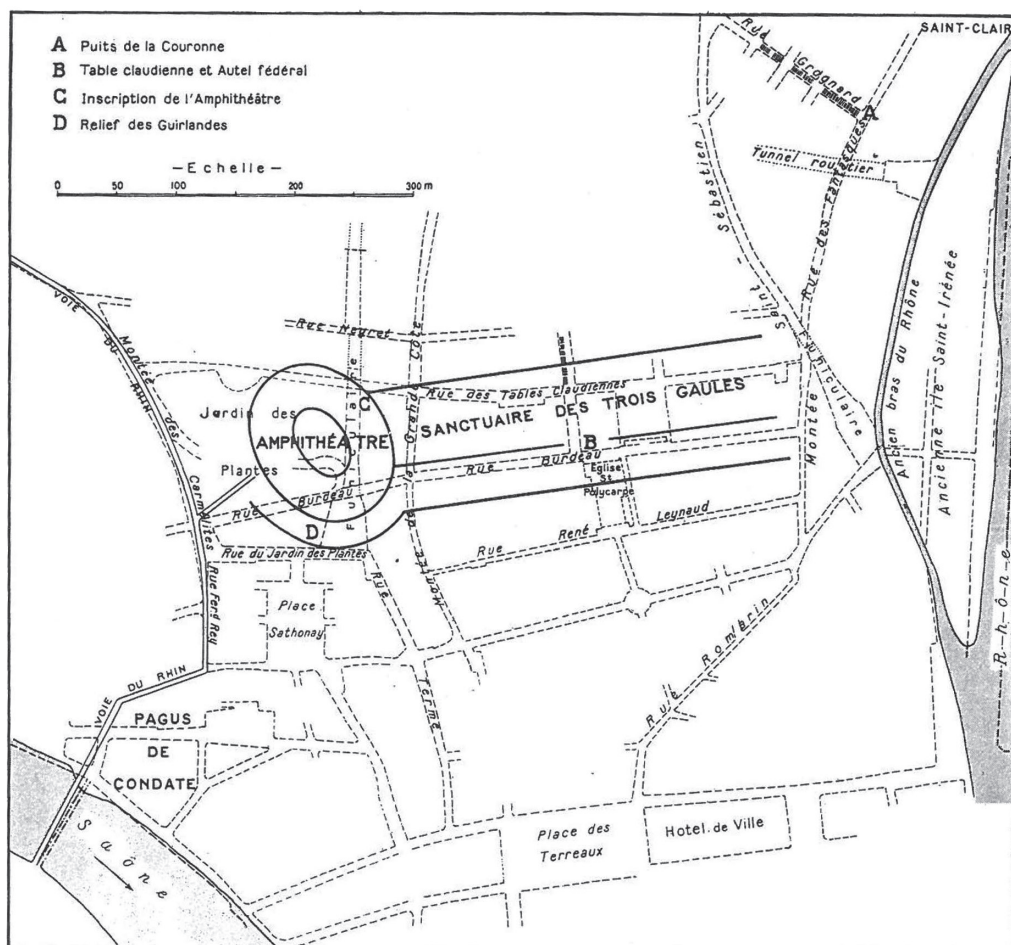


Fig. 1. Le sanctuaire des Trois Gaules (AUDIN, QUONIAM, 1964).

D. Frascone s'appuie sur la symétrie (toute relative) entre ces deux axes et l'actuelle rue Pouteau pour suggérer qu'il s'agit là de rues antiques dont l'existence et le tracé se justifieraient par la présence du sanctuaire, en particulier pour la montée Saint-Sébastien. Il oublie que la montée Saint-Sébastien correspond à un chemin préexistant à la construction de l'enceinte érigée à partir de 1512, et qu'il a été interrompu par cette dernière. C'est la raison pour laquelle elle apparaît comme une impasse sur le grand plan scénographique. Il est donc contestable de proposer que l'existence de cette voie ne puisse s'expliquer que si on admet qu'elle correspond à un axe antique préexistant lié au sanctuaire. De même, ce n'est pas la porte qui justifie l'existence de la montée de la Grande Côte, puisqu'elle préexiste au rempart, mais l'existence de cet axe principal qui justifie la présence de la porte Saint-Sébastien à son sommet<sup>1</sup>.

La première mention de la Grande Côte apparaît en 1350 (FOUCAULT, 2014, p. 27). Celle de la montée Saint-Sébastien, en 1469 (*ibid.*). Cette dernière joue un rôle secondaire. La création de l'enceinte va renforcer l'importance de l'axe représenté par la montée de la Grande Côte en supprimant la voie ancienne, bien attestée dans l'Antiquité celle-là, de la montée des Carmélites.

La forte déclivité de la Grande Côte constituait un inconvénient majeur. Celle-ci est décrite au XVIII<sup>e</sup> siècle par le marquis de Grollier comme « Un obstacle capable de rebuter les voyageurs ... un chemin scabreux et rapide » (FOUCAULT, 2014, p. 24 et 29)<sup>2</sup>, raison pour laquelle ce dernier propose un nouvel itinéraire vers la Bresse par les quais de Saint-Clair. L'existence de cet axe dès l'Antiquité reste donc très hypothétique. Le plan de Lyon antique dressé par A.-M. Chenavard (1850), restituait déjà des voies antiques à l'emplacement de la montée de la Grande Côte et de celle de Saint-Sébastien, hypothèse reprise par A. Allmer et P. Dissard (1889, 2, p. 289)<sup>3</sup>, mais sans que rien n'étaye cette hypothèse. Il faut souligner qu'Artaud (1846) ne signale aucune trace de chaussée romaine à l'emplacement des voies actuelles.

D. Frascone s'appuie également sur des gravures pour suggérer que la rue Pouteau reprend un axe ancien (FRASCONE, 2011, p. 197). Il se réfère notamment à la vue dite d'Antoine du Pinet ou d'Ogerolles<sup>4</sup> et sur celle dite « de Boisseau », datée de 1638, et

1. « Si l'axe occidental, la Montée de la Grande Côte, peut trouver l'explication de son existence dans la présence d'une porte traversant le rempart établi au sommet de la colline, l'axe oriental, pour sa part, vient buter sur une tour et doit être prolongé jusqu'à la même porte pour permettre de sortir de l'enceinte » (FRASCONE, 2011, p. 197).

2. « Les gens de cheval n'y sauroient passer sans risques et que généralement, toutes les voitures, les coursiers et la cavalerie y trouvent de grands dangers... » selon le marquis de Grollier cité par FOUCAULT, 2014, p. 29-30 (Arch. Dép. Rhône 1C 133).

3. Toutefois sur leur carte de Lyon antique (1890, 3, p. 493) ne figure que la montée de la Grande Côte.

4. Cette vue a été publiée en 1564 par Antoine du Pinet, *Plantz Pourtraitz et descriptions de plusieurs villes et forteresses tant de l'Europe, Asie, et Afrique, que des Indes et des terres neuve*, à Lyon par Ian d'Ogerolles, 1564. I. d'Ogerolles





Fig. 2. Lyon vu depuis le sommet de la Croix-Rousse, vue dite « d'Ogerolles » (1564).

faussettement attribuée à Mérian (GRISARD, 1891). Cette dernière, libre adaptation de la première, ne fournit pas un élément supplémentaire pour renforcer l'hypothèse.

La plus ancienne vue cavalière, prise du sommet de la colline, est celle d'Androuet du Cerceau (1548). La montée de la Grande Côte y apparaît comme un chemin creux. La vue d'Ogerolles, dont la première version est datée de 1553 (AUDIN, 1910), reprend le même angle de vue (fig. 2). Elle reste proche de la précédente, mais elle figure en plus le rempart au premier plan ainsi que, sur le côté gauche, la chapelle Saint-Sébastien. Un dessin à la plume de Van den Wyngaerde, conservé au Victoria and Albert Museum de Londres, daté avant 1562, apporte une vision sans doute plus précise. Il s'agit d'un croquis réalisé sur place. Comme la vue d'Androuet, il ne montre pas le rempart<sup>5</sup>, ni la chapelle Saint-Sébastien<sup>6</sup>, contrairement à la vue d'Ogerolles. Sur cette dernière, un léger vallon se dessine derrière la chapelle Saint-Sébastien, mais rien ne permet pour autant de voir dans ce vallon la preuve de l'antiquité de la rue Pouteau. Cette dernière, par ailleurs ne correspond pas à l'axe de symétrie entre les deux montées. Aussi paraît-il bien difficile de vouloir identifier à partir

des plans du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup> le tracé d'une voie antique ayant précédé la rue Pouteau. Le chemin bordé de haies figuré sur le plan scénographique (fig. 3) n'a pas de rapport avec la rue Pouteau, qui se trouve nettement plus à l'ouest. Concernant cette dernière, l'étude archéologique récente des pentes de la Croix-Rousse (FOUCAULT, 2014) conclut également qu'il s'agit « d'une forme récente du paysage »<sup>8</sup>.

Ce n'est en effet qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle que sont aménagées ou percées de nouvelles rues qui résultent de la volonté de lotir les pentes. Rien ne permet de dire que ces rues reprennent le tracé de voies antiques comme le propose D. Frascione<sup>9</sup>. Les projets de voiries établis au début du XIX<sup>e</sup> siècle (fig. 4) montrent d'ailleurs que l'orientation des rues projetées sur le haut de la pente est différente de celle des structures antiques.

7. Les seuls documents fiables sont le grand plan scénographique gravé vers 1550 ou la copie réduite de Braun datée de 1575 ; les autres plans ne sont que des copies maladroites qui n'apportent aucune précision.

8. Aucune forme remarquable antérieure au tracé de cette rue n'apparaît dans les plans anciens (FOUCAULT, 2014 p. 50).

9. « Si certaines de ces rues ont été percées au cours du XIX<sup>e</sup> s. (rue Burdeau, ancienne rue du Commerce, en 1827 et rue Pouteau en 1829 par exemple (BARRE, 1993, p. 170-171), leur axe apparaît dès le XVI<sup>e</sup> s. sur les gravures et plans anciens (BRAUN, HOGENBERG, 1575, par exemple), où l'on peut deviner l'axe de la rue Pouteau avec même les ruptures de pentes des probables terrasses et l'axe des futures rues Burdeau et des Tables Claudiennes, au nord - à droite sur le plan - de la rue Besson (actuelle rue Leynaud). Il faut considérer que leur aménagement a été dicté par ces axes et qu'il n'a pas nécessité de travaux de terrassements excessifs, d'autant que la ville voulant souvent éviter certains aménagements a imposé ou suggéré aux habitants de gérer eux-mêmes le percement de certaines rues et le déblaiement que cela induisait ; cela a sans doute incité à limiter les grands et coûteux aménagements (BARRE, 1993, p. 169-173) » (FRASCONE, 2011).

a réutilisé le dessin d'un bois qui avait servi à l'illustration de l'*Épitomé de la corographie d'Europe, illustré des pourtraits des villes plus renommées d'icelle, mis en françois, par Guillaume Gueroult*, Lyon, Balthazar Arnoullet, 1553, p. 11.

5. La vision de la ville avec le rempart au premier plan est évidemment une vue d'artiste, un montage entre la vue du rempart qui cache la ville et la vue de la ville prise à l'intérieur du rempart.

6. La raison en est sans doute que le point de vue est situé à la hauteur de la chapelle, voire un peu plus bas.







96

LE MONDE ILLUSTRÉ

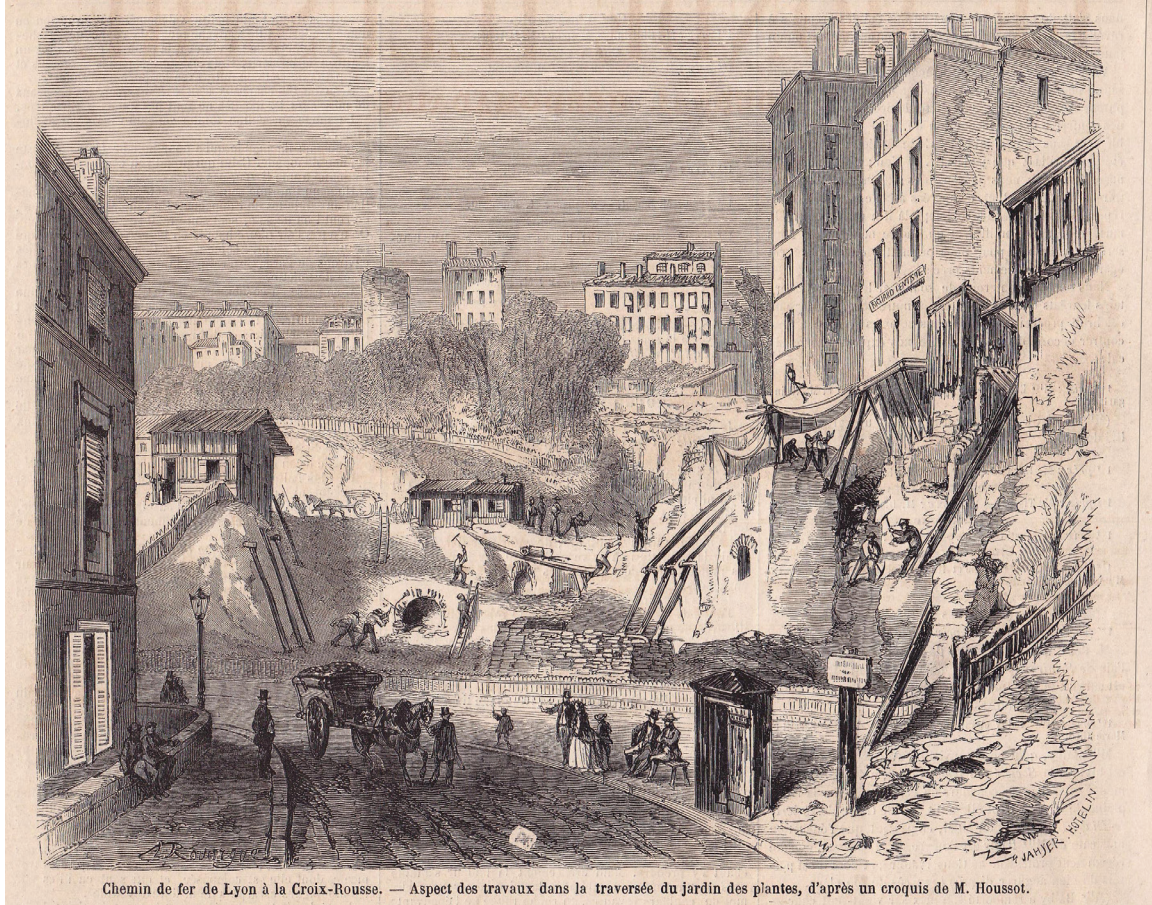


Fig. 5. La démolition de l'amphithéâtre, lors des travaux d'aménagement du funiculaire de la Croix-Rousse. La partie ouest de la rue Burdeau n'a pas encore été percée (gravure du Monde Illustré).



Fig. 6. L'amphithéâtre en cours de dégagement. Dessin de A.-M. Chenavard. On remarque l'épaisseur des remblais accumulés au-dessus des vestiges.





Fig. 7. L'emplacement du théâtre de Fourvière avant les fouilles.



Fig. 9. Autre plan terrier du XVIII<sup>e</sup> siècle (AML 2. S. 0296).  
Trois balmes apparaissent nettement au-dessus de Saint-Polycarpe.



Fig. 8. Détail d'un plan terrier de la Croix-Rousse au XVIII<sup>e</sup> siècle (AML 1.S. 0071).  
Les balmes correspondant au chevet de Saint-Polycarpe et de la galerie de la rue Burdeau sont figurées par des hachures.



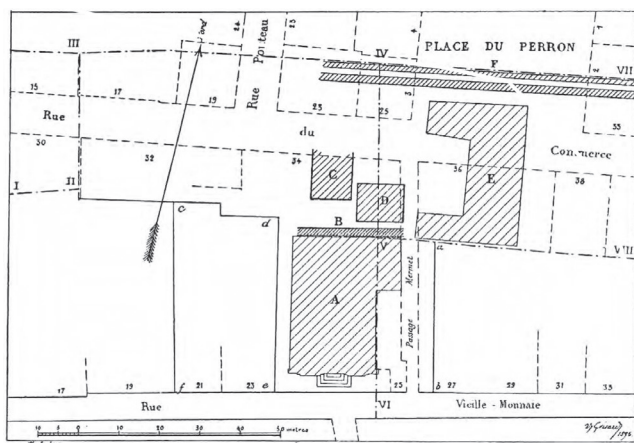


Fig. 10. Les vestiges du mur découvert au chevet de Saint-Polycarpe et de la galerie de la rue Burdeau, avec l'emplacement de la découverte des Tables claudiennes (GRISARD, 1895) : « A) Chapelle des Oratoriens devenue l'église Saint-Polycarpe avant les travaux d'agrandissement du Chœur en 1827; B) mur antique indiqué sur un plan terrier de 1744 et signalé par Artaud comme ayant été rencontré dans les travaux d'agrandissements de l'église de Saint-Polycarpe; C) Monument ou temple romain dont les vestiges ont été rencontrés lors de l'agrandissement de l'église Saint-Polycarpe; D) position présumée de la maison de Roland Gribaud; E) ancienne maison claustrale des Oratoriens; F) Aqueduc ou plutôt cloaque romain découvert par Spine en 1550 et retrouvé par Alexandre Flacheron en 1840 ».

Quant au système de double rampe de la rue Burdeau, il résulte pour une bonne part de son creusement effectué en 1860, pour raccorder son prolongement vers l'ouest (fig. 5).

Un autre argument avancé par l'auteur, pour déplacer le sanctuaire, est l'absence de terrasses naturelles pouvant correspondre à la restitution d'A. Audin. Pour cela il produit des profils de la colline actuelle en supposant que les travaux du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont pas modifié la topographie des pentes. Il est facile de constater qu'il n'en est rien. Le sondage de D. Frascione a rencontré les niveaux antiques à plus de 4 m de profondeur (FRASCIONE, 2011, p. 195) et Flacheron signalait déjà « la hauteur de remblai considérable que les eaux ont amené » rue des Tables Claudiennes<sup>10</sup> (fig. 6). Rue Neyret, au-dessus de l'amphithéâtre, un mur de terrasse antique a été retrouvé à 10 m de profondeur lors de la construction en 1953 de l'École des Beaux-Arts (LE MER, CHOMER, 2007, p. 286) et lors de la construction de l'église du Bon Pasteur les vestiges antiques sont apparus à 12 m de profondeur (*ibid.*, p. 286). L'exemple du théâtre de Fourvière, invisible dans le paysage de la colline (fig. 7) ou de la rue des Farges<sup>11</sup> montre aussi à quel point la mise en culture des pentes, après l'Antiquité, a pu modifier la topographie des collines lyonnaises.

Pour autant, certaines terrasses apparaissent nettement sur les plans anciens, marquées par les balmes<sup>12</sup> qui les limitent en amont, y compris sur le plan terrier de 1780, produit par D. Frascione (2011, fig. 18) et sur un autre plan terrier du XVIII<sup>e</sup> siècle (fig. 8 et 9).

Deux ouvrages forment les limites des terrasses qui s'étagent du sud au nord. Le premier élément est un mur découvert au chevet de l'église Saint-Polycarpe en 1827, du temps d'Artaud (fig. 10) retrouvé plus à l'ouest au 35 rue Roger Leynaud (AUDIN, 1956, p. 150). Cet ouvrage correspond à la première balme figurée sur le plan du XVIII<sup>e</sup> siècle. Celle-ci se trouve également sur le même alignement que le massif de maçonnerie mis au jour montée de la Grand Côte, en dessous de la rue Burdeau (PLASSOT, 1991; TRANOY, AYALA, 1994) (fig. 11 et 12). Ce massif, dégagé sur une largeur de 2 m et une longueur de 15 m du nord au sud,

présentait un mode de construction particulier. Il comportait plusieurs lits de maçonneries superposés d'épaisseur variable (de 0,37 m à 1,27 m) et « plusieurs plans de travail horizontaux (au moins sept) à la surface desquels se lisait cette fois des ruptures verticales, soit transversales soit longitudinales » (PLASSOT, 1991). Ce mode de construction particulier n'évoque en rien la maçonnerie d'un mur, et l'hypothèse qu'il pourrait s'agir de l'angle de deux murs (FRASCONE, 2011) est peu convaincante. Ce massif se situe à l'emplacement supposé de la rampe reconstituée par A. Audin. Toutefois, la structure de ces vestiges ainsi que sa largeur font davantage penser au podium d'un édifice (un temple?) qu'à un ouvrage destiné à soutenir la rampe d'accès au sanctuaire<sup>13</sup>.

L'élément le plus marquant reste toutefois l'ouvrage déjà connu vers 1550 et décrit par C. Bellièvre dans son *Lugdunum Priscum*<sup>14</sup>. Il s'agit de la galerie qu'Artaud interprète comme un aqueduc (ARTAUD, 1846) et Flacheron (1840) comme un cloaque et dont une portion a été retrouvée en 2007 par le service archéologique municipal de Lyon (BERTRAND *et alii*, 2008).

Flacheron décrit un ouvrage de plus de 5 m de largeur<sup>15</sup> : une fondation pleine de 3 m de hauteur est surmontée par une galerie de 1,57 m de largeur et 2,31 m de hauteur, avec le piédroit amont

13. D. Frascione conteste l'interprétation des fouilleurs en proposant qu'il pourrait s'agir de l'angle de deux murs, mais sa démonstration n'est pas du tout convaincante.

14. « Nota d'ung antique soubterrains conduict plus hault que ung homme lequel ha este decouvert, environ l'an 1550, par mon compere sire Lyonard Spini, en edifiant sa maison à Lion, hors la porte Saint Marcel, et lequel conduict est œuvre belle et grande. Je n'ay encores sceu entendre à quoy il servoit. Semblerait de prime face que ce fust pour conduire eue: car il tient comme ung verre; mais pour la conduite de l'eue n'estoit besoing de telle aulteur; aussi je ne peulx comprendre d'ond venoit l'eue: car les rivières de Rhosne et de Saône, lesquelles sont droict des deux coustez et bouts du fil dudict conduict, sont grandement basses au regard d'icelluy conduict. » (BELLIEVRE, éd. de Montfalcon, Lyon, 1846, p. 46 et suiv.).

15. « L'on voyait encore en 1840, dans la rue du Commerce, sur la côte de Saint-Sébastien, un souterrain (planche VI, fig. 1) de un mètre cinquante-sept centimètres de largeur dans œuvre, et de deux mètres trente et un centimètres de hauteur, de l'aire au cerveau de la voûte qui est à plein cintre, avec une épaisseur de cinquante centimètres à la clef. Le piédroit, du côté de la montagne, a un mètre soixante centimètres d'épaisseur, tandis que du côté de la rue du Commerce l'autre piédroit a deux mètres sept centimètres: ce dernier a, par conséquent, quarante-sept centimètres d'épaisseur excédante sur le premier. Trois assises de briques, séparées chacune par une couche de deux centimètres d'un mortier de chaux et de sable forment le radier ou le pavement de ce souterrain. Un massif de toute la largeur du canal et des murs latéraux, sur une hauteur de plus de trois mètres, sert de fondation. La maçonnerie de la substruction, des piédroits et de la voûte, est composée en totalité de pierres de roches irrégulières ayant les unes dans les autres de huit à dix centimètres de face, mélangées de briques et agrégées

10. « ...on a trouvé, à 5 mètres environ au-dessous du sol de la rue des Tables Claudiennes, un ancien four, des briques, d'autres objets et un pavement qui étaient sans doute au rez-de-chaussée d'une maison romaine. Ces découvertes donnent la hauteur du remblai considérable que les eaux ont amené vers cet endroit » (FLACHERON, 1840, p. 131).

11. La maison aux Masques était recouverte par plusieurs mètres de remblais et le mur de terrasse auquel elle s'adossait n'était pas décelable dans la topographie actuelle.

12. Ce terme désigne à Lyon les falaises ou escarpements.



(nord) de 1,57 m et le piédroit aval de 2,07 m (fig. 13). Cette galerie dont le radier était formé par trois rangs de briques présentait une légère pente en direction de l'est. La partie retrouvée en 2007 à l'ouest de la rue Pouteau, sur une longueur de 25,50 m, a confirmé qu'il ne s'agissait pas d'un égout et encore moins d'une adduction d'eau (BERTRAND *et alii*, 2008).

La description et le dessin présentés par A. Flacheron laissent supposer un massif de fondation plein, mais il n'est pas certain que ce dernier ait pu observer ce massif en coupe. Une visite de cave a permis de retrouver au n° 39 de la rue une galerie avec un aspect différent<sup>16</sup>. Celle-ci correspond à une voûte constructive directement aménagée sur le terrain, et qui aurait été vidée à l'époque moderne pour être transformée en cave, comme cela a été le cas pour les voûtes constructives des thermes de la rue des Farges (DESBAT, 1984). Il faudrait supposer qu'il s'agit là de la partie inférieure de ce mur monumental.

Dans les années cinquante des observations dans les caves des n°s 33 à 37, à 3,50 m sous le niveau de la rue actuelle, auraient identifié une puissante maçonnerie épaisse de 2,50 à 3 m, conservée parfois sur 2 m de hauteur (AUDIN, 1964, p. 150; LE MER, CHOMER, 2007, p. 307).

Cet ouvrage très puissant forme une limite importante. C'est bien plus qu'un simple mur de soutènement et sa fonction reste à comprendre. Quelle était sa superstructure? Rien ne prouve en tout cas que cet ouvrage s'interrompait au niveau de la rue Pouteau. Le nivellement du fond de la galerie montre que la légère pente en direction de l'est décrite par Flacheron se retrouve sur le tronçon à l'ouest de la rue Pouteau. Il n'y a donc pas un changement de pente de part et d'autre de la rue Pouteau.

Le plan terrier du XVIII<sup>e</sup> (fig. 8) montre une seconde limite parcellaire parallèle à cet ouvrage. Elle forme la séparation entre le clos des Bernardines et celui des Oratoriens et disparaîtra dans les aménagements postérieurs mais figure sous la forme d'une balme sur le plan de 1780 (fig. 9). Des vestiges sont signalés par Flacheron dans cet espace<sup>17</sup>.

Il ressort que les deux terrasses reconstituées par A. Audin existaient bel et bien dans l'Antiquité. Il faut surtout constater que les vestiges les plus importants se situent dans la partie basse de la colline, comme le montre la synthèse réalisée par L. Tranoy et G. Ayala en 1994 (fig. 14).

C'est en effet en bas des pentes que s'étendait le tènement du « Perrier » ou « Périer », au nom évocateur, à travers lequel est percée la rue Besson vers 1520<sup>18</sup> (GRISARD, 1895). Il était limité à l'ouest par la « Montée de la grande Côte », à l'est par l'actuelle montée Saint-Sébastien, au sud par la rue Vanerot<sup>19</sup>, au nord par « une balme, illec estant contenuant depuis ladicte Grande Coste Saint-Sébastien, a droit fil jusques à l'autre rue tirant de ladicte porte du Griffon à ladicte réclusière Saint-Sébastien » (GRISARD, 1895). Cette balme correspond vraisemblablement au tracé de la galerie décrite plus haut.

entre elles par un mortier de chaux et de sable. Les briques n'ont pas été employées horizontalement pour asseoir la maçonnerie. » (FLACHERON, 1840, p. 131).

16. Communication d'É. Bertrand (SAM) que nous remercions.

17. « Dans les mêmes fouilles, et il y a quelques années, dans la rue Imbert-Colomès ainsi que dans les autres rues environnantes, l'on a découvert de nombreuses traces de murailles romaines, un grand nombre de médailles, de morceaux de poterie et divers autres fragments antiques. » (FLACHERON, 1840, p. 131).

18. Appelée ensuite rue de la Monnaie, puis rue Vieille Monnaie, aujourd'hui rue Leynaud. Selon B. Gauthiez, elle aurait été percée en 1517 (GAUTHIEZ, 1994, p. 23-32).

19. Rue aujourd'hui disparue, qui conduisait de la porte Saint-Marcel à celle du Griffon (GRISARD, 1895, fig. p. 211).

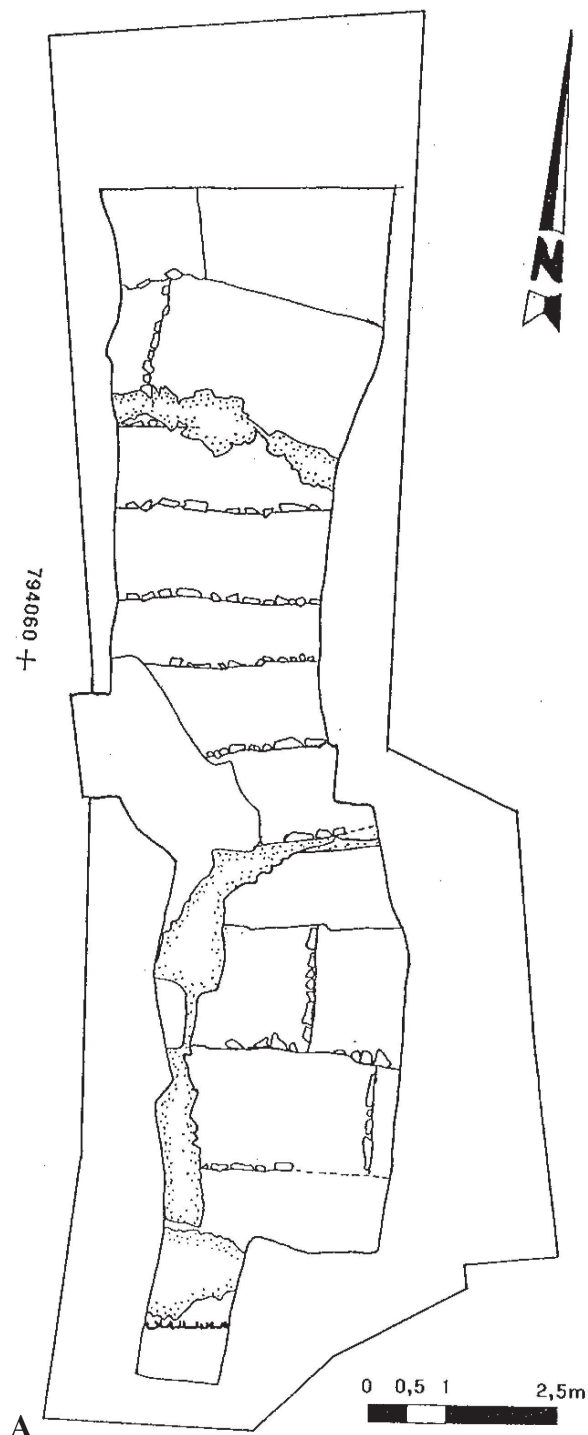
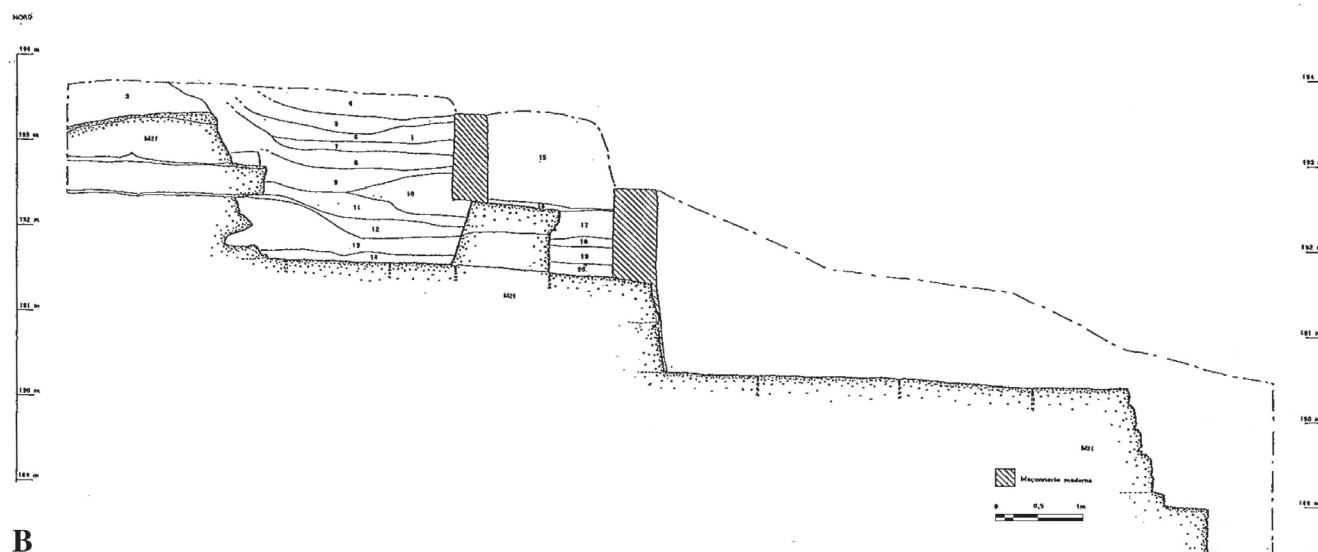


Fig. 11A. Massif de maçonnerie mis au jour montée de la Grande Côte (PLASSOT, 1991). Vu en plan.



B

Fig. 11B. Massif de maçonnerie mis au jour montée de la Grande Côte (PLASSOT, 1991). Vu en coupe.

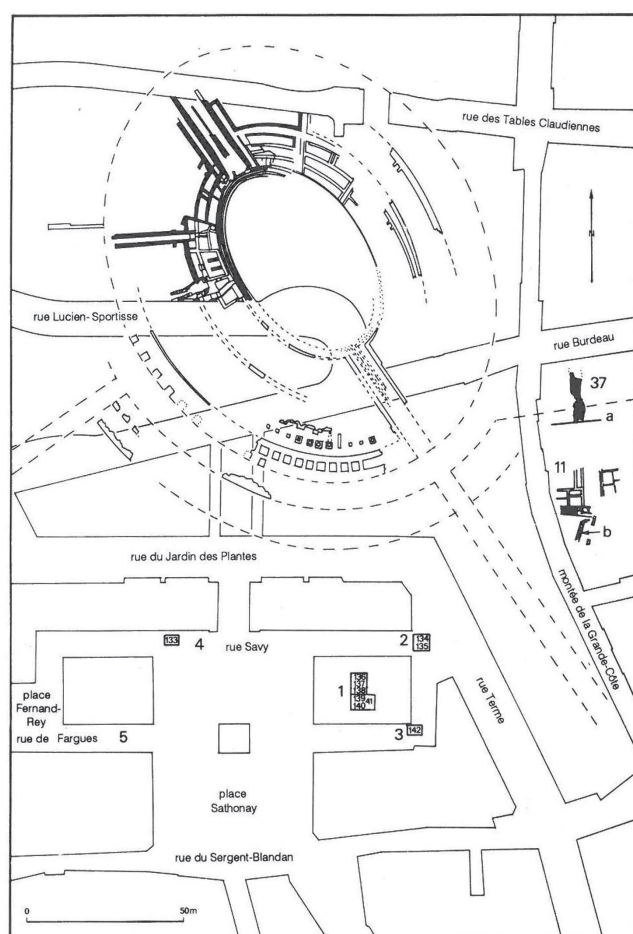


Fig. 12. Le plan de l'amphithéâtre avec le massif de maçonnerie de la Grande Côte (37), le secteur d'habitat (11) et les mosaïques de la place Sathonay (1 à 4) (TRANOY, AYALA, 1994).

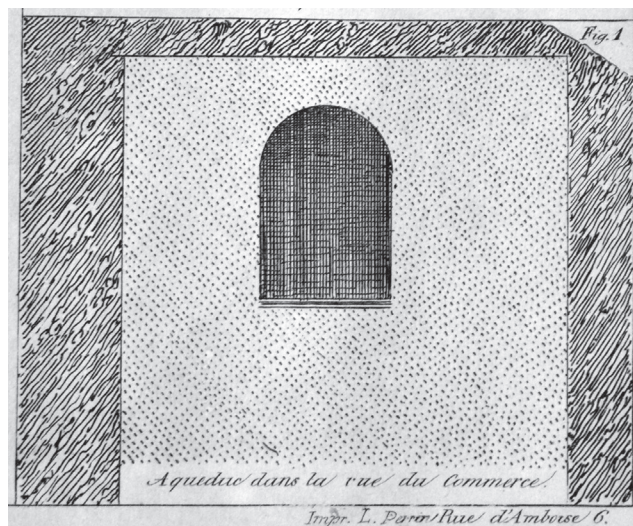


Fig. 13. L'ouvrage de la rue Burdeau, dessin de A. Flacheron (1840).



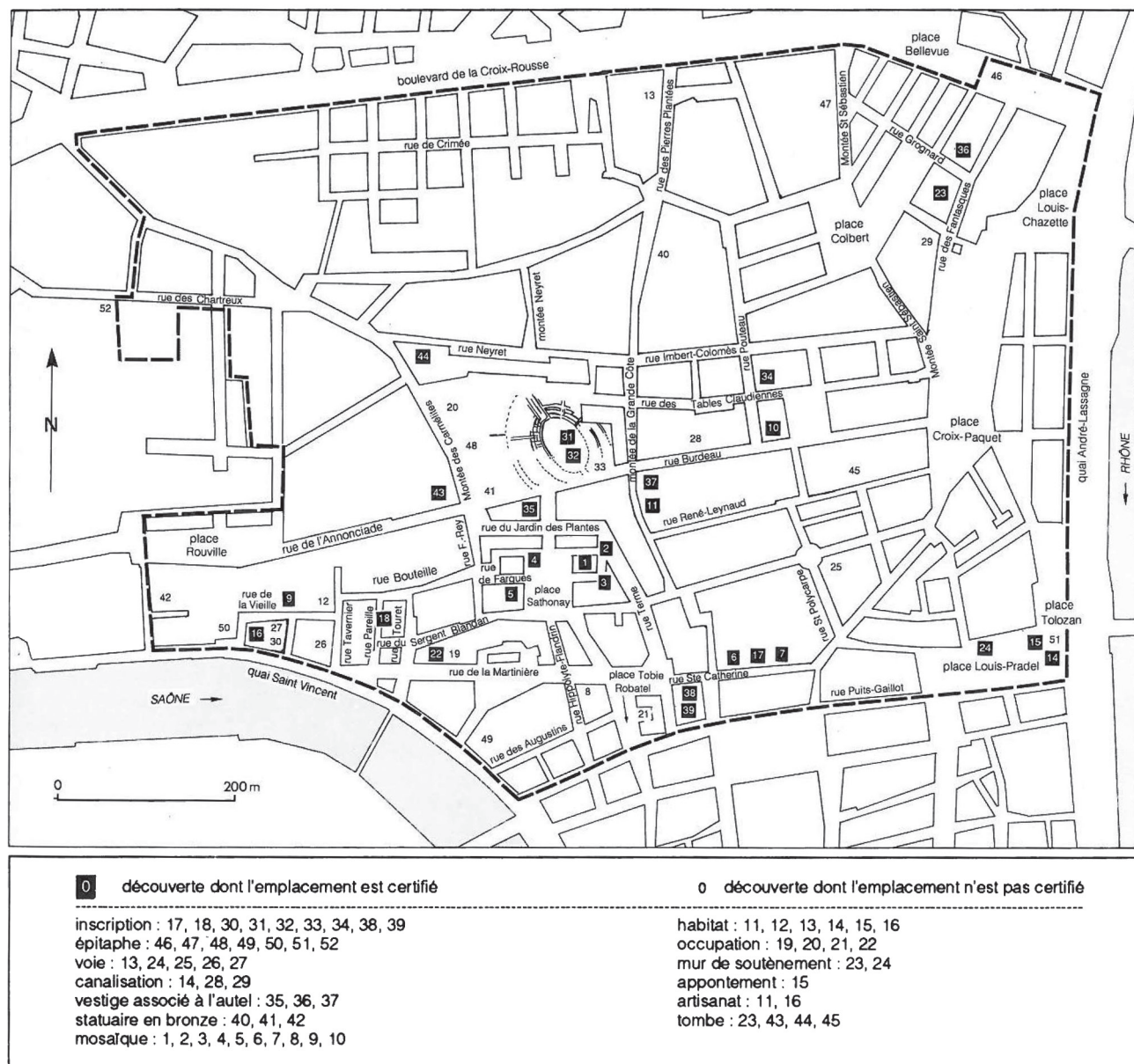


Fig. 14. Cartographie des différents vestiges découverts sur les pentes de la Croix-Rousse (TRANOY, AYALA, 1994).

Le nom de Perrier donné à ce tènement résulte de la présence de très nombreux blocs antiques concentrés dans ce secteur. Il faut rappeler que c'est précisément dans cette zone que fut mise au jour en 1528 la table de Claude (SYMEONI, 1846<sup>20</sup> ; GRISARD, 1895). Bellièvre signale par ailleurs des vestiges à proximité de la galerie de la rue Burdeau.

Lors de l'agrandissement de l'église Saint-Polycarpe en 1827 a été mis au jour un massif de plus de 9 m de cotés dont Artaud faisait un bastion médiéval, mais que M.-A. Chenavard fait cependant figurer sur le plan du « Lyon antique restauré » (CHENAVARD, 1850) (fig. 15). Ce massif situé à peu de distance de la découverte de la table claudienne s'élevait sur la terrasse limitée au nord par

la galerie décrite par Flacheron. Pour J.-J. Grisard, le massif signalé par Artaud serait le socle d'un temple, mais il est possible également qu'il s'agisse du socle de l'autel lui-même (GRISARD, 1895).

La partie haute de la colline, au nord de la ligne formée par les rues Imbert Colomes et Neyret, n'est pas pour autant vierge de tout vestige. Rue Neyret, au-dessus de l'amphithéâtre, est apparu un mur de terrasse de près de 3 m d'épaisseur, suivi sur près de 20 m, et à 150 m au nord de l'amphithéâtre a été découvert un égout (AUDIN, 1964, p. 156-159). A. Audin (1964, p. 166) évoque également un « *muro fracto* » cité en 984 (GUIGUE, 1885, I, 18), mais non localisé.

Sous l'église du Bon Pasteur, les travaux auraient rencontré, à 12 m de profondeur, un niveau de tuiles et de céramiques posées à plat recouvrant un amas d'ossements animaux (chevaux, moutons, porcs, chèvres) de plusieurs m<sup>3</sup>. Un même type d'aménagement aurait été mis au jour, plus à l'ouest, rue Pierre Blanc (LE MER, CHOMER, 2007, p. 288).

20. « Nella corte della casa publica della città, si vedono due tavole di bronzo rotte, trovate verso S. Chiaro nell giardino di Lionardo Spina. » (SYMEONI, ed. Montfalcon, 1846, p. 29).



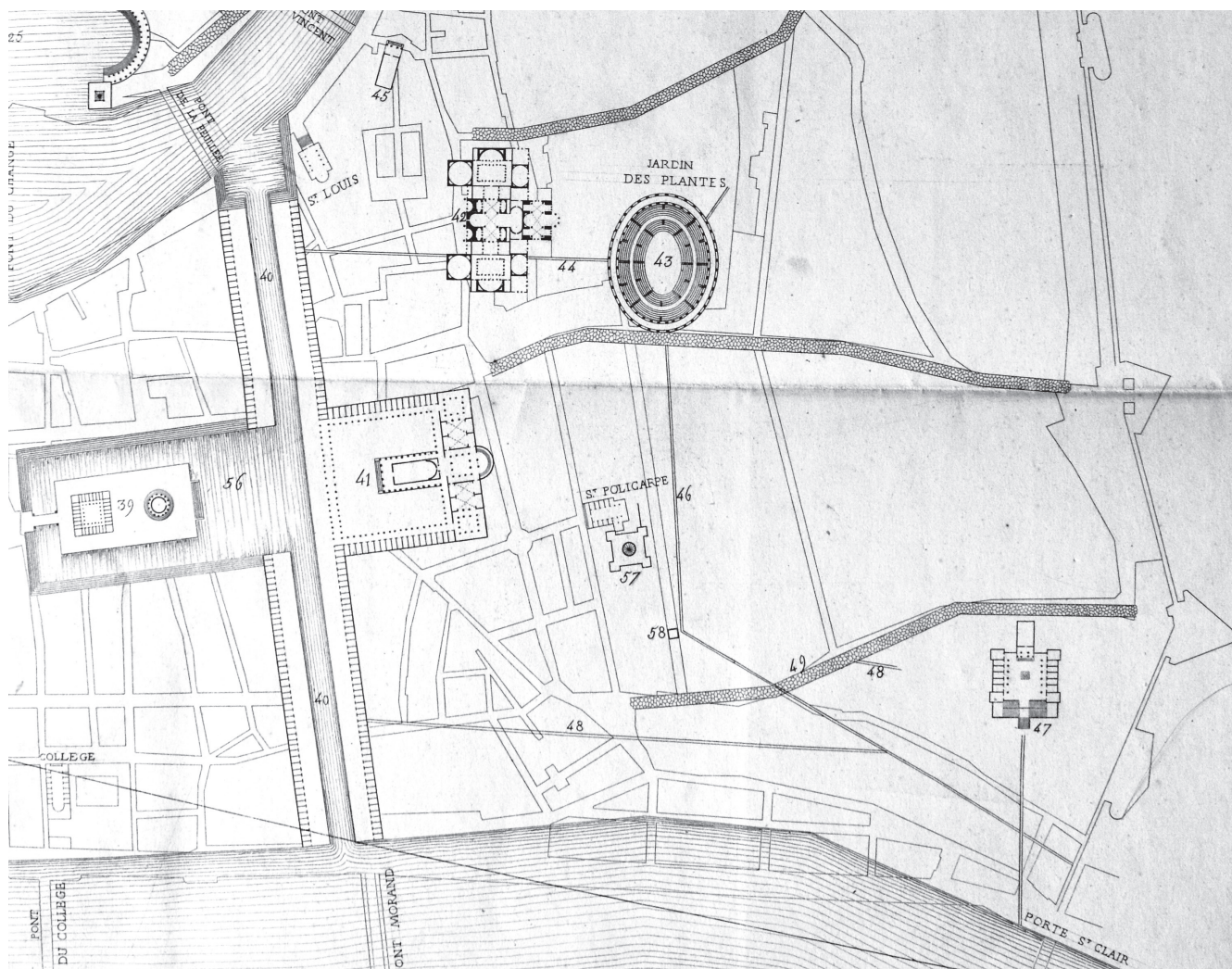


Fig. 15. Détail du plan de Lyon antique par Chenavard (1850). 41 : temple de Jupiter, therms et marché ; 42 : therms ; 43 : naumachie ; 46 : canal portant ses eaux à la naumachie ; 47 : fort et temple de Claude ; 48 : divers canaux ; 49 : voie antique ; 57 : bastion.

C'est cependant à l'extrémité orientale que se trouvent les vestiges les plus énigmatiques. Il s'agit du réseau de galeries souterraines, dénommées les « arêtes de poisson » (fig. 16 et 17). Il se compose d'une galerie principale de 156 m de longueur, marquée par trois coudes successifs, sur laquelle se branchent trente-deux galeries d'une trentaine de mètres de longueur, organisées par paires et reliées à la galerie principale par des puits carrés de 1,90 m de côté. Ces puits qui aboutissaient à la surface communiquent également au niveau inférieur avec une seconde grande galerie de même plan que la première, mais sans les arêtes (BERNOT *et alii*, 2013). Au nord, se développent d'autres galeries, les « antennes », qui communiquent avec les arêtes par une galerie de 123 m. Elles se composent de deux galeries parallèles orientées est-ouest et distantes de 12 à 13 m, dont la plus longue est conservée sur 296 m, qui forment des paliers horizontaux disposés en escalier et reliés par des puits carrés, comme les arêtes. Neuf salles de 3,75 m de largeur construites au-dessus des antennes complètent l'ensemble.

On a longtemps cru qu'il s'agissait d'un ouvrage moderne, en particulier à cause des matériaux employés pour la construction, très différents de ceux couramment utilisés dans les monuments

antiques lyonnais<sup>21</sup> (fig. 18). Parmi diverses hypothèses on a pensé à un ouvrage militaire du XIX<sup>e</sup> siècle, ou plus récemment que cet ouvrage était à mettre en relation avec la forteresse de Charles IX.

Une partie du réseau était déjà connue du temps d'Artaud<sup>22</sup>. Une portion figure d'ailleurs dans le « Lyon Antique restauré » de Chenavard (fig. 19) et a donné lieu à l'hypothèse d'un « fort de Claude », sans que l'on sache avec quels arguments (fig. 15). Les études récentes menées par le Service archéologique de la Ville de Lyon sur cet ouvrage remarquable ont conclu à une origine

21. Ils utilisent notamment un calcaire jaune aalénien à entroques totalement inconnu jusqu'ici dans les constructions antiques (BERNOT *et alii*, 2013).

22. « Les nouveaux quartiers tracés dans le clos Bodin, ci-devant des Colinettes, ont développé d'épaisses murailles, des chambres souterraines qui nous ont paru appartenir à des fortifications antiques et à une source qui devait fournir de l'eau à ce lieu de défense. » (ARTAUD, 1846, p. 209) D'autres vestiges analogues auraient été identifiés aux Gloriettes, dans le clos qui domine la rue Josephin Soulay.



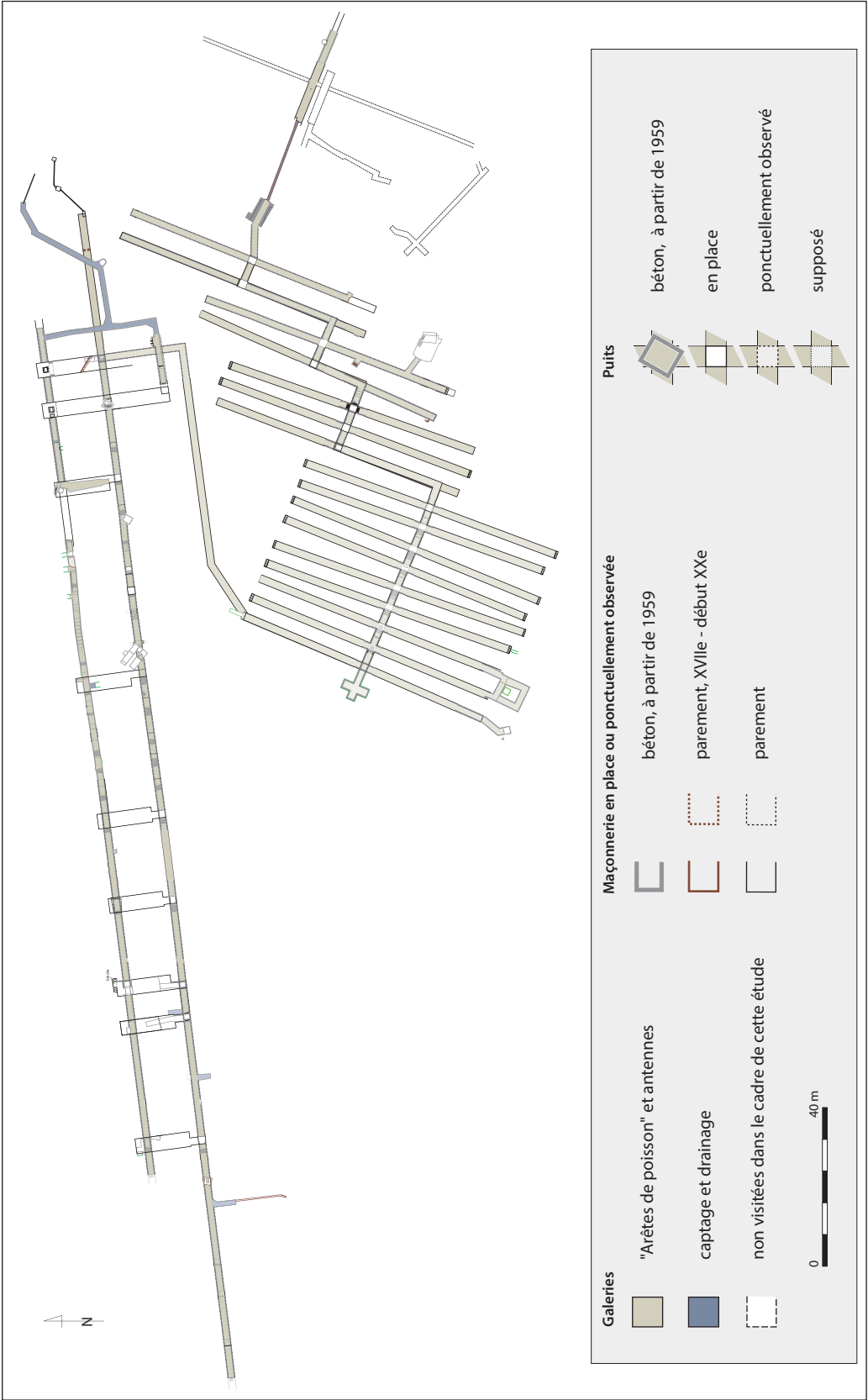


Fig. 16. Plan des galeries en arêtes de poisson et de leur extension nord, à la Croix-Rousse (d'après BERNOT et alii, 2008).

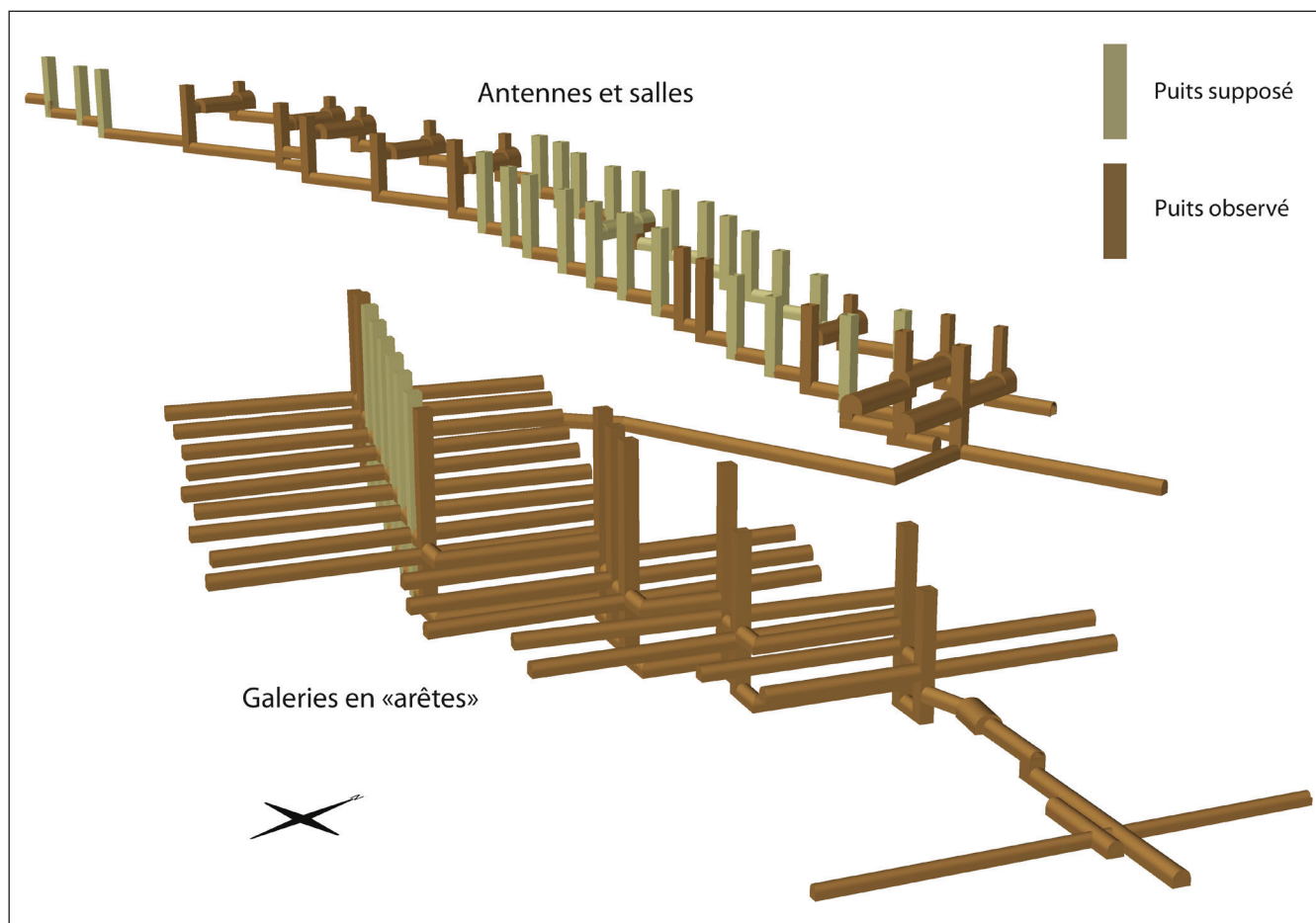


Fig. 17. Vue en 3D du système des arêtes (d'après Bernot E., Dessaint Ph. et D. Courthial).



Fig. 18. Une des arêtes (cliché A.Desbat).

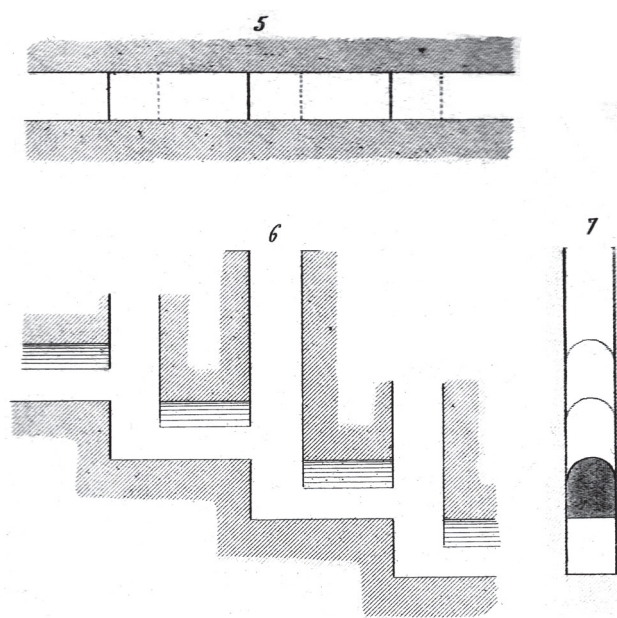


Fig. 19. Une partie des arêtes de la Croix-Rousse, figurée dans le « Lyon antique restauré » (CHENAVARD, 1850).



antique<sup>23</sup>, sans pour autant permettre d'émettre une hypothèse satisfaisante quant à sa fonction qui reste énigmatique. Il ne s'agit pas de galeries de captage. Quant aux hypothèses de souterrain refuge ou d'entrepôts souterrains, elles se heurtent à la difficulté de circulation due au système de paliers et à l'étroitesse des galeries. La fonction de ces galeries reste donc mystérieuse.

D'autres vestiges ont été signalés sur les pentes de la colline. Symeoni rapporte la découverte d'un autel aux Nymphes sur la colline de Saint-Sébastien dans la vigne de Claude Guérin (SYMEONI, édition de Montfalcon 1846, p. 29). Il signale également celle d'une statue en bronze de Cybèle « dans la région de Saint-Clair<sup>24</sup> ».

## L'AUTEL

Concernant l'autel lui-même, D. Frascone, comme beaucoup d'autres avant lui (fig. 20 et 21), s'appuie sur les représentations monétaires pour proposer une restitution (p. 211, fig. 43). On peut cependant s'interroger sur la fiabilité de ces représentations et sur l'interprétation qui en est faite<sup>25</sup>. Il est probable en effet que la taille des colonnes ne soit pas proportionnelle à celle des Victoires afin de tenir dans le champ de la monnaie<sup>26</sup>. En revanche, il serait très surprenant que le graveur ait figuré l'autel plus bas que les colonnes si l'autel ou son péribole avait été de même hauteur comme le restitue D. Frascone. De plus, si l'on admet avec D. Fishwick qu'il s'agit bien de l'autel et non du péribole, les dimensions restituées, 14,70 m de longueur pour 9 m de hauteur, semblent excessives, en particulier pour la hauteur. Cela est d'autant plus vrai si l'on considère que le modèle serait l'*Ara Pacis*<sup>27</sup>.

Pour localiser l'autel au sommet de la colline, D. Frascone s'appuie également sur la découverte de deux éléments dans la partie haute. Le premier est la jambe de cheval découverte dans le clos des Bernardines. Le second est la couronne de lauriers en bronze doré rattachée aux Victoires. Celle-ci a été recueillie en 1961 dans un remblai mêlant des éléments modernes et antiques, comblant une des galeries de la partie occidentale de la Croix-Rousse appartenant aux « arêtes » (AUDIN, QUONIAM, 1962)<sup>28</sup>.



Fig. 20. Reconstitution de l'autel de Rome et d'Auguste par F. Artaud (1820).

Le dernier argument développé par D. Frascone est l'intérêt d'une situation en hauteur permettant une meilleure visibilité, le sommet de la colline constituant « un point de mire pour les peuples arrivant de toutes les régions de la Gaule ». Cette hypothèse semble séduisante à plus d'un égard. Elle s'appuie sur plusieurs parallèles et va dans le sens d'une mise en scène architecturale. R. Turcan avait supposé lui aussi que la vue du sanctuaire devait frapper le voyageur venant du sud davantage que l'acropole de Fourvière<sup>29</sup>. Toutefois, malgré son aspect séduisant, cette hypothèse mérite discussion. L'idée que l'autel situé au sommet de la colline de la Croix-Rousse serait visible de très loin est totalement erronée. D'une part, les dimensions restituées - 14 m par 9 m - dont on a vu par ailleurs qu'elles semblent exagérées, n'en font pas un monument visible de très loin, même avec des colonnes de 14 m. D'autre part, à une exception près, quel que soit le point d'arrivée à Lyon c'est d'abord le sommet de Fourvière que l'on découvre. L'éperon de Fourvière (300 m) domine largement le plateau de la Croix-Rousse (248 m), mais surtout la topographie ne se prête pas à une vision privilégiée sur le sommet de la Croix-Rousse des kilomètres à la ronde. Les deux cartes présentées à l'appui de cette thèse (FRASCONE, 2011, fig. 44 et 45) offrent une vision tout à fait théorique, avec une visibilité

23. Sur quatre datations <sup>14</sup>C, trois ont indiqué le changement d'ère (BERNOT et alii, 2013, p. 50).

24. « *ma que essendo gia stata trovatta nella sopradetta regione di S. Chiaro, una mezza statua di bronzo di Cibebe torrita, nelle orto di lionardo Spina le tavole di bronzo, che noi vedremmo qui apresso...* » (SYMEONI, éd. Montfalcon, 1846, p. 28). G. Symeoni fait référence à la région de Saint-Clair pour localiser ces découvertes, alors que la maison de Leonardo Spina est bien située au-dessus de Saint-Polycarpe.

25. « *On ne peut utiliser telle quelle une représentation monétaire sans tenir compte des réductions, des déformations, des conventions, des perspectives et de synthèse symbolique* » (TURCAN, 1982, p. 638).

26. « *Personne ne croit par exemple que les piliers et Victoires de chaque coté sont figurés à leur juste proportion* » (FISHWICK, 1990, p. 48). « *Il est évident que quelle qu'ait été la nature du monument rectangulaire, le jeu des proportions postule des colonnes plus hautes que l'autel* » (TURCAN, 1982, p. 618).

27. A. Allmer et P. Dissard supposaient un soubassement de l'autel de 50 m de longueur, sans doute pour accueillir les statues des 60 peuples. Pour R. Turcan, c'est le péribole qui figure sur les monnaies et non l'autel lui-même. L'absence de porte figurée sur la face sud du monument le conduit à supposer un péribole avec deux portes latérales, une à l'est et l'autre à l'ouest (TURCAN, 1982, p. 639).

28. « *La présence et, par la même occasion, l'origine de ces vestiges n'offrent pas, à notre avis, de mystère si l'on se rappelle les grands brassages de terres et déplacements de déblais qu'entraînerent les travaux entrepris au XIX<sup>e</sup> siècle sur le site, voisin, du sanctuaire fédéral: agrandissement du chœur de l'église Saint-Polycarpe, abaissement de la rue Burdeau, ouverture de la tranchée du funiculaire, opérations qu'il faut certainement mettre en relation avec le comblement du système des Fantassques* ». (AUDIN, QUONIAM, 1962, p. 106).

29. « *Strabon précise bien que le sanctuaire s'élevait en avant de la ville comme quelqu'un qui a été frappé par la vue du monument en venant de Narbonnaise. La façade extérieure du temenos devait en effet fixer l'attention du voyageur arrivant du sud ou du sud-est, avant même le Capitole et l'Acropole de Fourvière.* » (TURCAN, 1982, p. 610).



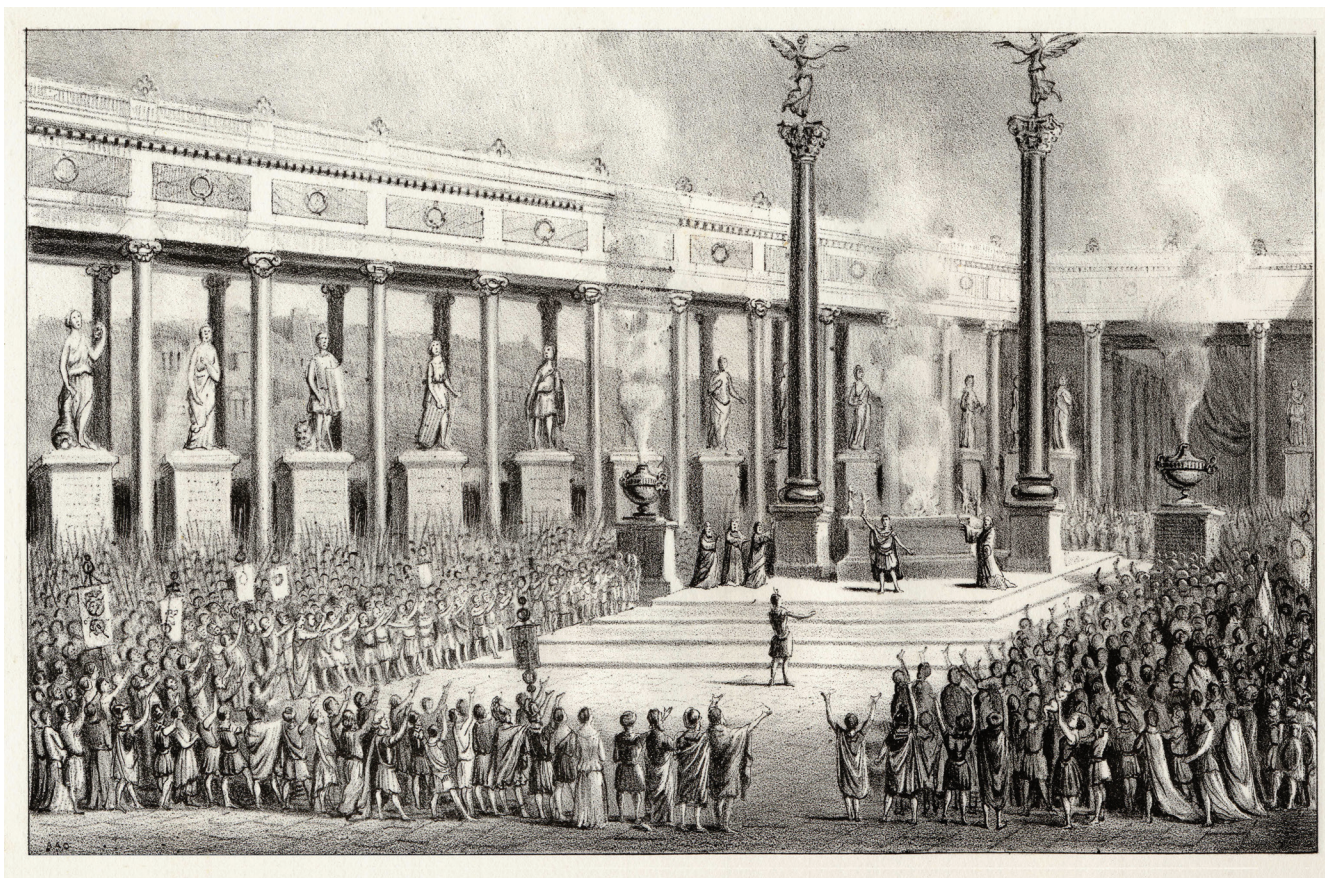


Fig. 21. Reconstitution de l'autel de Rome et d'Auguste (anonyme, XIX<sup>e</sup> siècle).

de plus de cinq kilomètres, que contredit un examen sur place. En effet, pour qui arrive par la voie d'Italie et le *compendium* de Vienne, ou encore en remontant le Rhône, c'est Fourvière qui s'impose en premier à la vue (fig. 22a). Depuis les berges de la Saône, au sud, c'est toujours le sommet de Fourvière qui s'impose en premier (fig. 22b). Le sommet de la Croix-rousse est visible, mais loin à l'arrière-plan et il faudrait un édifice aussi important que la basilique de Fourvière (dont les tours culminent à 48 m) pour être nettement visible. Pour qui arrive du nord par la Saône ou par la voie de l'Océan et du Rhin, c'est encore Fourvière que l'on découvre en premier (fig. 22c et 22d).

Si l'on arrive à Lyon en descendant le Rhône, c'est toujours Fourvière que l'on voit d'abord. Si l'on arrive au contraire du sud, par la voie de Narbonnaise, ou de l'ouest, par la voie d'Aquitaine, la colline de la Croix-rousse est totalement cachée par celle de Fourvière. Finalement, c'est seulement depuis le secteur des Brotteaux, sur la rive gauche du Rhône, que l'autel aurait été le plus visible. Ce n'est donc qu'une fois arrivés dans la presqu'île que les voyageurs pouvaient découvrir le sanctuaire. Une fois dans l'agglomération, celui-ci n'avait pas besoin d'être situé au sommet pour dominer la presqu'île. Il faut en effet rappeler que les niveaux antiques retrouvés rue des Tables Claudiennes (202 m) se situent 35 m au-dessus des niveaux de la place des Terreaux (165,55 m ; ARLAUD, 2000). Le sanctuaire était également très visible de Fourvière, sans avoir besoin d'être placé au sommet des pentes de la Croix-rousse.

Si l'on doit imaginer un sanctuaire de hauteur à Lyon, c'est à Fourvière qu'il se place<sup>30</sup>. La localisation traditionnelle du forum de la colonie à cet emplacement est aberrante pour plusieurs raisons (DESBAT, 2010)<sup>31</sup> et tout concourt à situer à cet emplacement un grand sanctuaire.

#### LA QUESTION DU FORUM PROVINCIAL

Une donnée qui n'a pas été suffisamment prise en compte par les historiens est l'existence à Lyon d'un forum provincial, distinct du forum colonial, comme à Tarragone et dans les autres capitales provinciales. Dans les capitales de province, ce forum est lié à un grand sanctuaire du culte impérial et il est peu probable qu'à Lyon, ce forum provincial ait été séparé du sanctuaire des Trois Gaules. Il paraît difficile en effet de supposer, en plus du sanctuaire fédéral, un forum provincial, installé en un autre point de la ville, à Fourvière par exemple, même si cet emplacement serait tout à fait privilégié.

30. Sans doute est-ce pour cette raison que Symphorien Champier (*De claris Lugdunensibus*) situait l'autel à Fourvière.

31. Le site de la basilique de Fourvière se trouve à l'opposé de l'accès naturel au plateau de la Sarra depuis Trion. Il est totalement décentré par rapport au noyau initial de la colonie, ce qui semble incompatible pour un forum, et de plus il est séparé du plateau de la Sarra par le vallon de la Chana. Sa position convient parfaitement, en revanche, à un sanctuaire périphérique.





**Fig. 22.** Les points de vue sur Lyon à partir des différents points d'accès. Les flèches indiquent les points de vue, et les carrés l'emplacement de Fourvière et la localisation de l'autel au sommet de la Croix-Rousse. Fond de plan Service Municipal de l'Archéologie.  
**a.** Vue sur Lyon en arrivant par la voie d'Italie (Pont de l'Université). C'est d'abord Fourvière qui s'impose. Même au sommet de la Croix-Rousse l'autel serait à peine visible. **b.** Vue sur Lyon depuis le sud, à partir des quais de Saône. Là encore, c'est Fourvière que l'on découvre en premier. **c.** Vue sur Lyon depuis les hauteurs de la Duchère, en arrivant par la voie de l'Océan. La vue est attirée par le sommet de Fourvière, côté Croix-Rousse, on aperçoit le sommet du clocher de l'église des Chartreux, qui culmine à 40 m. Autant dire qu'on ne verrait pas les colonnes de 14 m situées à l'extrémité orientale du plateau. **d.** Vue sur Lyon depuis les bords de la Saône à Vaise. Depuis les bords de Saône, on voit le sommet de Fourvière, alors que le sommet de la Croix-Rousse est invisible.



La cartographie des points de découverte de toutes les inscriptions relatives aux prêtres ou à des fonctionnaires du sanctuaire des Trois Gaules montre qu'elles se concentrent entre l'église Saint-Nizier et la rue Sainte-Catherine (fig. 23)<sup>32</sup>.

Cet aspect avait déjà été souligné par A. Bernard qui en avait conclu que le temple d'Auguste devait se trouver près de l'abbaye Saint-Pierre (BERNARD, 1848) en opposition avec l'hypothèse qui prévalait à l'époque.

Plusieurs de ces inscriptions ont été retrouvées en remploi, en particulier dans les vestiges de la chapelle Saint-Côme et de l'église Saint-Pierre, et on peut conjecturer que la plupart ont été déplacées depuis leur lieu d'origine<sup>33</sup>. Toutefois, plusieurs ont

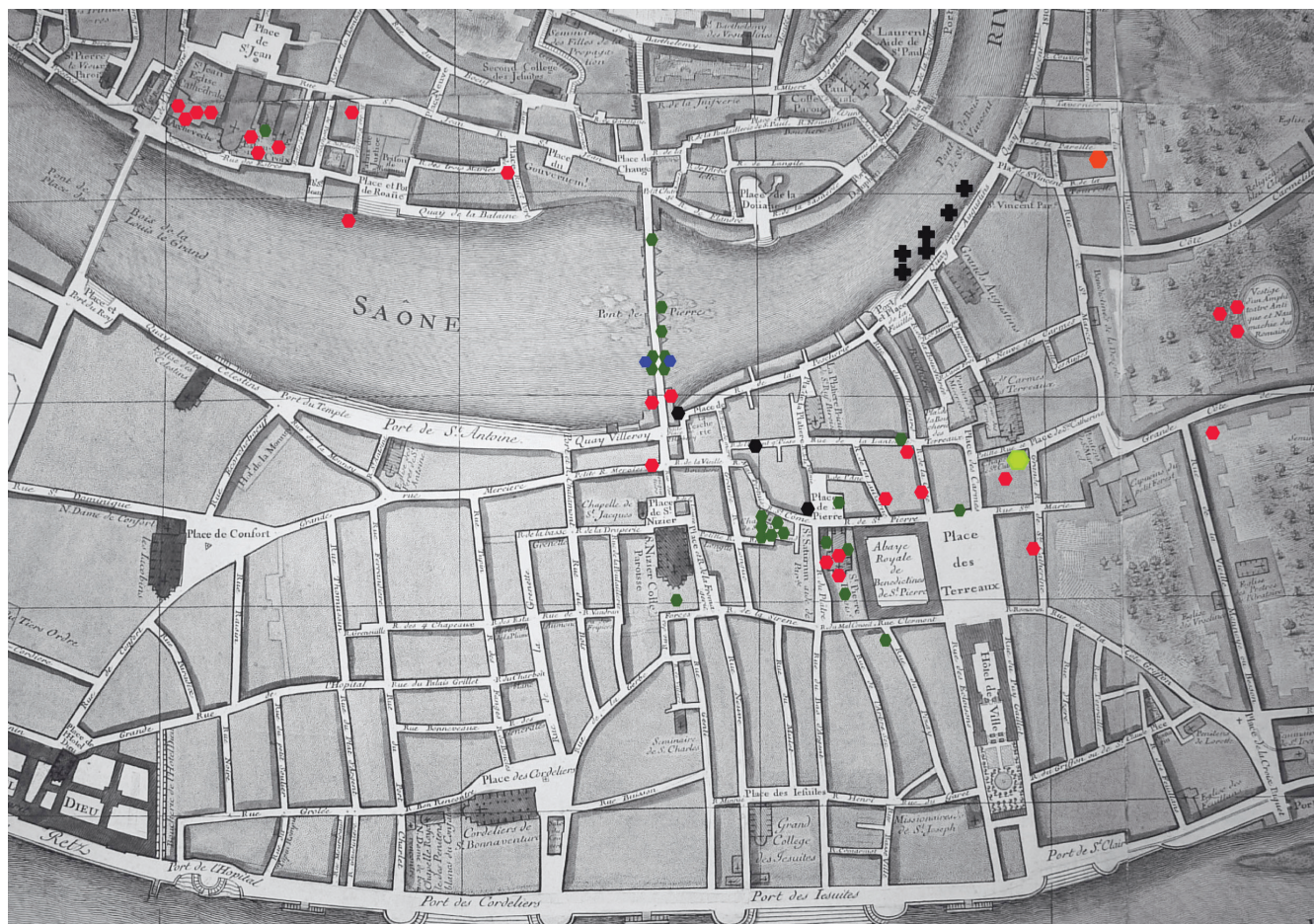
été retrouvées à 4,50 m de profondeur et certaines ont même été retrouvées *in situ*. C'est le cas pour les bases mises au jour à l'emplacement de l'ancien Hôtel du Parc (MARTIN-DAUSSIGNY, 1860) (fig. 24). Celles-ci comprenaient un piédestal en arc de cercle supportant les statues de T. Eppius Bellicus et de sa famille, un autel aux *numina Augustorum* et trois autres piédestaux pour des groupes statuaire.

32. Le remploi de blocs inscrits provenant du sanctuaire pour la construction du rempart ou mur digue de Saint-Jean (fig. 23) montre que la spoliation des monuments du sanctuaire a commencé dès la fin du III<sup>e</sup> siècle. L'utilisation du sanctuaire comme carrière s'est poursuivie durant tout le Moyen Âge, comme en témoignent les inscriptions remployées pour la construction du Pont de Pierre au début du XI<sup>e</sup> siècle.

33. C'est d'ailleurs ce que propose D. Frascone pour justifier leur présence : « On peut également expliquer la présence de nombreuses inscriptions liées au

sanctuaire dans des constructions établies sur la Presqu'île par le fait que les pentes et le sommet de la colline ont été peu urbanisés jusqu'à une période récente et que les blocs entravant les travaux agricoles étaient probablement systématiquement dirigés vers les zones urbanisées ou en cours d'urbanisation. Enfin, la construction du rempart médiéval a probablement occasionné la réutilisation d'un grand nombre de blocs provenant du sanctuaire. » (FRASCONE, 2012, p. 200).





**Fig. 23.** Cartographie des lieux de découverte des inscriptions honorifiques en rapport avec le sanctuaire des Trois Gaules. En vert les inscriptions relatives aux prêtres des trois Gaules ou à leur famille, dont en vert clair les bases en place; en rouge, les inscriptions relatives aux fonctionnaires du sanctuaire ou de la colonie (inquisiteur, juge de la caisse de Gaules, curateur...); en noir les trois fragments d'une même inscription de prêtre; en bleu les deux autels tauroboliques dédiés à Cybèle. En orange l'autel à Diane (les croix noires correspondent à des inscriptions funéraires recueillies dans le lit de la Saône) (A. Desbat).

Non loin de là, l'autel dédié à Jupiter *Depulsor*, au Bon Esprit et à la Fortune du Bon Retour (*CIL*, XIII, 1673), retrouvé en mars 1780, 11 rue Sainte-Catherine, était accompagné de monnaies et de fragments d'une statue de Jupiter (Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, ms. 118, f° 013, 058, et 130). Toutes ces pièces ont été trouvées « à environ cinq pieds au-dessous du sol » et à proximité d'« un mur incrusté de marbre ».

Les découvertes ne se limitent pas aux inscriptions reportées sur le plan (fig. 23). E.-C. Martin-Daussigny signale d'autres découvertes aussitôt détruites au moment de leur mise au jour, en particulier place des Terreaux<sup>34</sup>. Il rapporte également la trouvaille

par Chinard d'une grande corniche de marbre, déjà signalée par F. Artaud (FELLAGUE, 2007, fig. 289, TG 23).

Comme cela a déjà été démontré par F. Richard, ces bases qui recevaient les statues des prêtres et de leur famille ou ces autels ont été érigés à l'intérieur du sanctuaire, comme c'est le cas notamment à Tarragone ou à Narbonne (RICHARD, 1999, p. 388). Ceci revient à considérer que le sanctuaire s'étendait depuis le secteur des Terreaux.

Peut-on préciser les limites du sanctuaire ?

La découverte de mosaïques, dont plusieurs sur hypocauste, place Sathonay, au sud de l'amphithéâtre, a amené Artaud à localiser des thermes à cet emplacement (fig. 15).

La mise au jour, en bas de la Grand Côte, d'îlots d'habitations plutôt modestes dont l'installation remonte à la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et se poursuit jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> (JACQUIN, 1985 ; PLASSOT, 1991) semblerait indiquer que, du côté ouest, le sanctuaire ne s'étendait pas jusque-là.

34. « Dans les fondations de la construction qui s'élève sur la place des Terreaux, on avait trouvé deux inscriptions qui, par la beauté de leur caractère et leur longueur considérable, présageaient une découverte importante; mais, de crainte que M. le Conservateur des Musées prévenu ne vint faire perdre le temps aux ouvriers et enlever des matériaux qui tenaient leur place, les belles inscriptions ont été immédiatement détruites, les pierres brisées et même pour l'avenir elles sont perdues. » (*Revue du Lyonnais*, 15, 1857, p. 440). C'est sans doute la même découverte que rapporte E. C. Martin-Daussigny quelques années plus tard : « Sur ce point, furent trouvées plusieurs inscriptions romaines enfouies aussitôt par l'entrepreneur pressé de construire. Une d'elles, dont les lettres avaient de 25 à 30 centimètres de haut, fut brisée immédiatement. Les autres existent encore sous la façade ouest de la maison Mistral. » (MARTIN-DAUSSIGNY, 1863, p. 384). M. Martin-Daussigny rapporte également la découverte d'un cippe non loin des deux inscriptions de Pompeia Sabina et Pompeius Sanctus : « À 80 pas

environ de cette inscription et à l'angle de la rue Bât-d'Argent et de celle de l'Impératrice, M. Martin-Daussigny a découvert dernièrement la base d'un cippe de l'époque romaine, et de grande proportion. Malheureusement l'inscription qu'il supportait n'a pas été retrouvée. » (Comité d'Histoire et d'archéologie, Séance du 15 novembre 1861, *Revue du Lyonnais*, 24, 1862, p. 149-151).



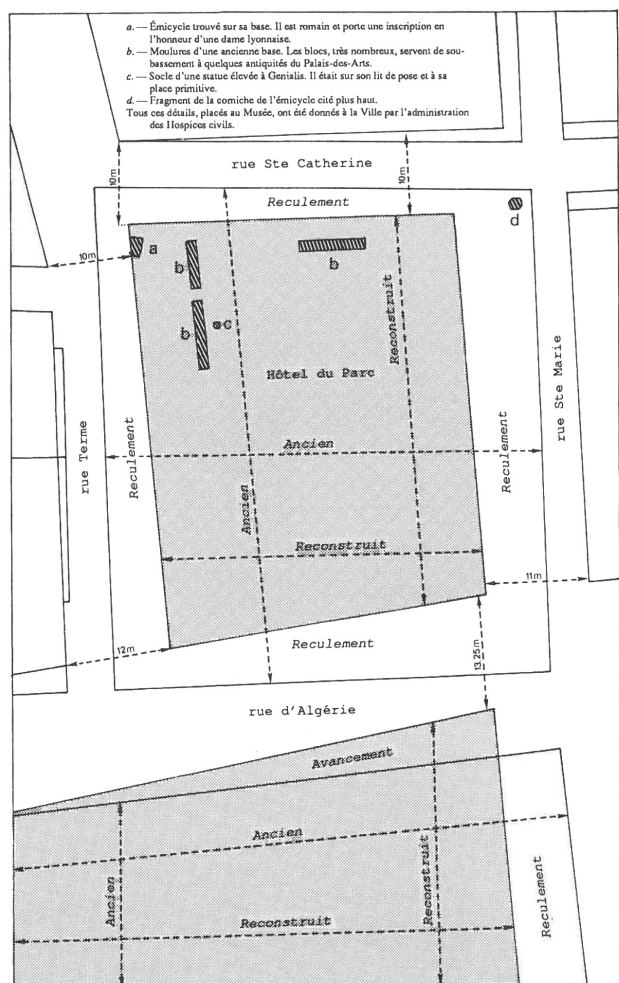


Fig. 24. Les bases de monuments honorifiques retrouvées en place sous l'hôtel du Parc (MARTIN-DAUSSIGNY, 1860).

En revanche, les bases honorifiques en place, en bordure de la rue Sainte-Catherine (MARTIN-DAUSSIGNY, 1860) pourrait laisser supposer qu'il se prolongeait au sud jusqu'à la place des Terreaux. Les fouilles de la place des Terreaux n'ont livré aucun vestige pouvant se rattacher au sanctuaire (ARLAUD, 2000), mais elles n'ont porté que sur la moitié sud de la place, occupée par les murs d'escarpe et de contrescarpe, et le grand fossé médiéval dont le creusement au XIII<sup>e</sup> siècle a pu faire disparaître des vestiges antiques. E.-C. Martin-Daussigny rapporte la découverte en 1856, d'un mur de 2 m d'épaisseur, sur le côté nord de la place, appartenant selon lui à l'ancien canal des Terreaux. Ce mur, qu'il considère comme antique, était fondé dans le « gravier du Rhône ». Sa base, formée de blocs de choin soigneusement appareillés, était surmontée d'une maçonnerie de moellons, extrêmement solide (MARTIN-DAUSSIGNY, 1863). Martin-Daussigny ajoute que « Le long de ce mur, du côté nord, étaient symétriquement rangées une grande quantité d'urnes cinéraires, sur une ligne parallèle à celle de la muraille antique qui, à son extrémité ouest, retournait au midi à angle droit ». Les urnes cinéraires pourraient être des amphores formant un vide sanitaire, derrière un mur de terrasse<sup>35</sup>, selon un système attesté à Lyon (AUDIN, GRUYER, 1970). Le mur en question est visiblement différent du mur de contrescarpe

35. Les écrits du XIX<sup>e</sup> siècle décrivent en effet fréquemment les amphores comme des urnes cinéraires.

médiéval retrouvé dans les fouilles des Terreaux, ce que confirme son retour vers le sud. Il pourrait donc bien s'agir d'un ouvrage antique. L'absence de vestiges sur le côté sud de la place pourrait aussi traduire l'existence d'une zone vierge de construction.

Légèrement au sud-ouest de l'amphithéâtre, dans le quartier Saint-Vincent, en bordure de la Saône, plusieurs découvertes laissent supposer l'existence d'une zone de sanctuaire. C'est là qu'a été trouvé, rue de la Vieille, l'autel dédié à Diane par le *magister* du *pagus* de Condate. À proximité, rue Pareille, c'est un autel à Maia Auguste qui a été mis au jour (CIL, XIII, A.D. 199). Rue du Jardin des Plantes enfin c'est un autel aux Mères Augustes. Ces découvertes sont à rapprocher des vestiges mis au jour dans les fouilles de la ZAC Saint-Vincent<sup>36</sup>. Sur la terrasse supérieure, les structures délimitaient plusieurs petits édifices quadrangulaires. Dans l'un subsistait la fondation d'une base carrée tandis que dans la partie centrale d'autres bases existaient. Cette disposition n'est pas sans évoquer une zone de sanctuaire avec plusieurs chapelles, comme par exemple le sanctuaire des Fins d'Annecy.

## CONCLUSION

On s'appuie le plus souvent sur le témoignage de Strabon (*Géographie*, III, 3, 2) pour essayer de restituer la configuration du sanctuaire<sup>37</sup>. Toutefois, ce dernier a dû subir des modifications importantes dans le temps et ce témoignage, au demeurant très imprécis, ne nous renseigne en rien sur l'organisation du sanctuaire au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> siècle. L'amphithéâtre, édifié sous le règne de Tibère, et de ce fait non signalé par Strabon, en est un bon exemple.

Il est certain que le sanctuaire devait accueillir plusieurs monuments, outre ceux déjà cités par Strabon, et l'amphithéâtre ; on doit y ajouter notamment le temple de Rome et d'Auguste. Il faut en effet distinguer l'autel, dont parle Strabon, du temple qui apparaît plus tardivement dans les inscriptions<sup>38</sup>. La localisation précise de ce temple reste inconnue. Le sanctuaire devait accueillir également la salle du *concilium* et d'autres locaux administratifs. Il est donc certain que le sanctuaire ne se limitait pas à l'autel, mais accueillait un grand nombre d'édifices. Doit-on pour autant reconstituer un sanctuaire se développant jusqu'au boulevard de la Croix-Rousse, avec l'autel de Rome et d'Auguste à son sommet ? Je n'en suis pas convaincu.

Il s'avère que la plupart des arguments développés pour justifier l'hypothèse d'une installation de l'autel de Rome et d'Auguste au sommet de la colline de la Croix-Rousse peuvent être discutés ou même contredits. L'analyse du tracé des rues n'autorise pas à faire remonter leur existence à l'époque romaine, et à reconstituer un système de rampes conduisant au sommet. Il s'avère également que les terrasses antiques restituées par A. Audin ont une réelle existence.

36. Fouilles conduites par le Service archéologique de la Ville de Lyon, sous la direction de J.-P. Lascoux, entre 1983 et 1994.

37. « Il y a un autel remarquable qui porte une inscription énumérant les soixante peuples, ainsi que des statues, une pour chacun d'entre eux, et un grand bois sacré. » (trad. G. Lucas). Plutôt qu'un bois sacré, qui est une composante relativement banale des sanctuaires antiques, certains veulent lire parfois *λλος μέγας*, « un autre [grand autel] » (G. Lucas).

38. Selon D. Fishwick, la construction du temple pourrait avoir été l'œuvre d'Hadrien. Ce dernier aurait pu avoir recommandé la construction d'un temple provincial à *Lugdunum*, peu de mois avant sa visite en Espagne, durant laquelle il a restauré le temple de Tarragone (FISHWICK, 1990, p. 53).



Plus encore, la majorité des découvertes archéologiques se situent dans la moitié inférieure des pentes de la colline. Les découvertes d'une jambe de cheval et de la couronne de laurier en bronze doré ne constituent pas des éléments suffisamment déterminants pour localiser l'autel au sommet de la colline.

On pourrait objecter que la construction de la citadelle de Charles IX érigée au sommet des pentes à partir de 1564<sup>39</sup> a pu faire disparaître tous les vestiges antiques, mais il serait éton-

nant que les érudits lyonnais, déjà fort actifs depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle, n'aient pas signalé de telles destructions.

Même en admettant que les bases statuariques et les inscriptions retrouvées dans le quartier des Terreaux étaient érigées sur le forum provincial et non dans le sanctuaire même, on ne peut concevoir le forum détaché du sanctuaire. Dans l'attente de découvertes qui apporteraient de nouveaux éléments remettant véritablement en cause une localisation du sanctuaire dans le bas des pentes, il semble donc plus sage de s'en tenir à celle-ci.

39. Elle fut démantelée en 1585 à la demande du Consulat de Lyon, aux frais des Lyonnais.

## ANNEXE

### Liste des inscriptions retrouvées dans le secteur des Terreaux

**Chapelle Saint-Côme :** rue Saint-Come, aujourd'hui rue Chavannes.

1. (CIL, XIII, A.D. p. 49) Vespasien (à la porte de la chapelle) (perdue).
2. (CIL, XIII, 1682, A.D. 19) Iulius Taurus, décurion *stilitibus iudicandis*, bloc d'un piédestal de plusieurs statues.
3. (CIL, XIII, 1714, A.D. 114) Éduen, prêtre de Rome et Auguste, trouvé en deux fois, démolition de la chapelle et au tournant.
4. (CIL, XIII, 1706, A.D. 118) C. Servilius Martianus, Arverne, prêtre de Rome et Auguste.
5. (CIL, XIII, 1684, A.D. 130) C. Iulius?... et C. Iul Filiae d'un prêtre de Rome et Auguste (grand bloc qui servait de stylobate à des statues).
6. (CIL, XIII, 1927, A.D. 145) épitaphe d'un flamine, décurion de la colonie (dans les fondations).

**Église Saint-Pierre :**

7. (CIL, XIII 1676 e et f, A.D. 115, 5 et 6) Monument votif en faveur de la famille impériale avec des statues de Mars, Vesta et Vulcain et d'un prêtre sénonais (dans la cave d'une maison à l'angle de la place Saint-Pierre).
8. (CIL, XIII 1676 h et i, A.D. 115, 8 et 9) (dans les fondations d'une maison à l'angle de la place Saint-Pierre).
9. (CIL, XIII, 1691, A.D. 116) C. Catullius Decimus prêtre de Rome et Auguste (croix du cimetière).
10. (CIL, XIII, 1686, A.D. 119) Tiberius Pompeius Priscus, juge de la caisse des Gaules, à droite du grand autel.
11. (CIL, XIII, 1695, A.D. 127) Q. Iulius Severinus, *inquisitor* des Trois Gaules (à côté du maître hôtel).
12. (CIL, XIII, 1690, A.D. 128) L. Cassius Mellior, *inquisitor* des Trois Gaules (en creusant pour le prolongement de l'autel).
13. (CIL, XIII, 1674, A.D. p. 110) Q. Adginus Martinus, Sequane, prêtre de Rome et Auguste. Tour de Saint-Pierre (perdue).

**Saint-Nizier :**

14. (CIL, XIII, A.D. p. 101) prêtre de Rome et Auguste (dans l'égout Saint-Nizier).

**Terreaux :**

15. (CIL, XIII, 1712, A.D. 111) Caius Ulattius, ségusiave, prêtre de Rome et Auguste (extrémité nord de la rue).
16. (CIL, XIII, 1673, A.D. 18) autel à Jupiter par T. Flavius Philippianus, gouverneur de la Lyonnaise, Rue sainte Catherine (maison Imbert).
17. (CIL, XIII, 1680, A.D. 23) Tiberius Antistius Faustus, procureur, tribun de la XV<sup>e</sup> légion... Rue Luizerne, 2<sup>ème</sup> maison à droite en venant de St Pierre (trouvée au XIII<sup>e</sup> siècle).

18. (CIL, XIII, 1807, A.D. 24) Statue élevée à Timésithée beau-frère de Gordien 3, Petite rue Mercière (maison Thomé).

19. (CIL, XIII, A.D. 115 6 et 7) rue de l'Enfant qui pisse (rue Lanterne).

20. (CIL, XIII, 1707, A.D. 125) Biturige, juge de la caisse des Gaules, rue Lanterne.

21. (CIL, XIII, 1677, A.D. 137) Ti. Claudius Genialis, autel à Jupiter et aux divinités Augustes (angle N-W des Terreaux au sud de l'hémicycle AD 133 en place).

22. (CIL, XIII, 1692, A.D. 133) (Iuli)ia Salica Ti. Eppius Bellicus, rue Sainte-Catherine hôtel du parc (en place sur leur socle).

23. (CIL, XIII, 1710, A.D. 131) ...Taurus... prêtre de Rome et Auguste (couchant de la place dans le pâté de maison face à l'Hôtel de Ville) (MARTIN-DAUSSIGNY, 1963).

24. (CIL, XIII, 1697, A.D. 124) piédestal de L. Lentulus Censorinus, Pictave, *inquisitor* des Trois Gaules, rue de la cage (aujourd'hui rue de Constantine).

25. (CIL, XIII, 1705, A.D. 1889, p. 132) Rue de Constantine vers la pêcherie ...mius Priscus.

26. (CIL, XIII, 1670 A.D. 109) Rue de la Vieille, autel à Diane.

27. (CIL, XIII, 1704, A.D. 120) C. Pompeius Libo, prêtre de Rome et Auguste, angle rue Pizay et Impératrice (Hôtel de Ville) grand bloc provenant d'un stylobate.

**Jardin des plantes :**

28. (CIL, XIII, 1724, A.D. 101) Donation à l'amphithéâtre par un sévir.

29. (CIL, XIII, 1723, A.D. 102) Libéralité d'un sévir en l'honneur de la famille impériale.

30. (CIL, XIII, AD p. 365) Questeur.

**Montée de la Grande Côte :**

31. Domitius Proculus *flamen munerarius*, *Année Épigr.* 1992, n° 1239.

**Pont du Change :**

32. (CIL, XIII, 1679, A.D. 13) L. Aemilius Frontinus (au pied en aval de la 1<sup>ère</sup> pile) statue décernée par les Trois Gaules à un ancien gouverneur de la lyonnaise.

33. (CIL, XIII, 1806, A.D. 15) L. Fulvius Gavius Numisius Petronius Aemilianus, curateur et patron de la cité sous Septime Sévère.

34. (CIL, XIII, 1701, A.D. 112) P. Maglius Priscianus, Ségusiave, prêtre à l'autel (2<sup>ème</sup> arche à gauche)

35. (CIL, XIII, A.D. 115 1et 2), Monument votif en faveur de la famille impériale avec des statues de Mars, Vesta et Vulcain et d'un prêtre sénonais (à l'angle du Change) (rive droite).



36. (*CIL*, XIII, 1694, A.D. 117) C. Iulius Ma... prêtre de Rome et Auguste (2<sup>ème</sup> pile rive gauche).
37. (*CIL*, XIII, A.D. p. 131) *inquisitor, iudex ou allector* des trois Gaules (disparu).
38. (*CIL*, XIII, 1698, A.D. 121) Statue de deux Lemovices (1<sup>ère</sup> arche rive droite).
39. (*CIL*, XIII, 1693, A.D. 126) Iulia (Bal)billia, statue femme d'un prêtre Biturige (2<sup>ème</sup> pile rive gauche).
40. (*CIL*, XIII, 1688, A.D. 129) L. Besius Superior, Viromandien, patron des nautes, *condeates et arcarii*, *allector* de la caisse des Gaules. 1<sup>ère</sup> arche rive gauche (Arche des merveilles).
41. (*CIL*, XIII, 1719, A.D. 132), prêtre de Rome et Auguste (dégalement du lit de la Saône) (Martin-Daussigny).

42. (*CIL*, XIII, 1693, A.D. 134) Lentinus fils, d'un prêtre de Rome et Auguste (dans la Saône) (de Boissieu).
43. (*CIL*, XIII, 1708, A.D. 135) Tiberius Sulpicius Pacatianus, juge de la caisse des Gaules (dernière arche).
44. (*CIL*, XIII, 183, A.D. 136) M. Marius Florentinus, frère? d'un prêtre de Rome et Auguste (2<sup>ème</sup> arche de la rive gauche).
45. (*CIL*, XIII, 1952, A.D. 163) Sévir augustal, patron de la corporation (Arche des merveilles).
46. (*CIL*, XIII, 1753, A.D. 7) Taurobole en l'honneur de Septime Sévère et d'Albin (2<sup>ème</sup> arche rive gauche).
47. (*CIL*, XIII, 1756, A.D. 10) Taurobole (2<sup>ème</sup> arche rive gauche).

## BIBLIOGRAPHIE

- ALLMER A., DISSARD P., 1888-1893, *Les inscriptions antiques du musée de Lyon*, Lyon, Delaroché, 5 vol.
- ARLAUD C. dir., 2000, *Les dessous de la presqu'île*, Lyon, 280 p. (*Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes*, 20).
- ARTAUD A. M. F., 1820, *Discours sur les médailles d'Auguste et de Tibère au revers de l'autel de Lyon, suivi d'un mémoire sur les recherches d'une statue équestre, faites dans le mois de novembre 1809, vers l'emplacement de l'ancien temple d'Auguste*, Lyon, Lambert-Gentot, 80 p.
- ARTAUD A. M. F., 1846, *Lyon souterrain, ou observations archéologiques et géologiques faites dans cette ville depuis 1794 jusqu'en 1836*, Lyon, Coll. des bibliophiles lyonnais, 259 p.
- AUDIN A., 1956, *Essai sur la topographie de Lugdunum*, Lyon, Inst. des Études rhodaniennes de l'Univ. de Lyon, 176 p.
- AUDIN A., 1964, *Essai sur la topographie de Lugdunum*, Lyon, A. Audin, 3<sup>ème</sup> éd., 176 p.
- AUDIN A., GRUYER J., 1970, «Deux murailles antiques», *Bull. des Musées et Monuments lyonnais*, 4, p. 37-43.
- AUDIN A., QUONIAM P., 1962, «Victoires et colonnes de l'autel fédéral des Trois Gaules: données nouvelles», *Gallia*, t. 20, p. 103-106.
- AUDIN M., 1910, *Bibliographie iconographique du Lyonnais*. T. II, 2<sup>ème</sup> partie, fasc. 1: *Plans et vues générales*, Lyon, 46 p.
- BARRE J., 1993, *La colline de la Croix-Rousse: histoire et géographie urbaines*, Lyon, éd. lyonnaises d'art et d'histoire, Inst. des Études rhodaniennes, 469 p.
- BELLIÈVRE C., 1846, *Lugdunum Priscum*, Montfalcon J.B. ed., Coll. des bibliophiles lyonnais, Dumoulin et Ronet, 185 p.
- BERNARD A., 1848, «Mémoire sur le temple dédié à Auguste, au confluent du Rhône et de la Saône», *Revue archéologique*, 4<sup>ème</sup> année, n° 2, 15 oct. 1847 au 15 mars 1848, p. 577-592.
- BERNARD A., 1853, *Le temple d'Auguste et la nationalité gauloise*, Lyon, L. Perrin, 188 p.
- BERNOT E., DESSAINT Ph., DUCOURTHIAL C., 2008, *Le réseau souterrain des «arêtes de poisson»*, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive, Service archéologique de la Ville de Lyon.
- BERNOT E., DESSAINT Ph., DUCOURTHIAL C., GAILLOT S., 2013, «Les souterrains de Lyon: dans les galeries de la Croix-Rousse», *Archéologia*, 506, janvier 2013, p. 42-51.
- BERTRAND et alii, 2008, *17 rue Burdeau, Lyon 69001*, Rapport de diagnostic d'archéologie préventive, déposé au S.R.A. Rhône-Alpes, Lyon, 79 p., 49 pl.
- BOISSIEU A. de, 1864, *Ainay, son autel, son amphithéâtre et ses martyrs*, Lyon, Scheuring éd., 140 p.
- BRAUN G., HOGENBERG F., 1575, *Civitates Orbis Terrarum*, Cologne, vol. 1.
- CHAMPIER S., 1507, *De claris Lugdunensibus*, Lyon.
- CHENAVARD A.-M., 1850, *Lyon antique restauré d'après les recherches et documents de F. M. Artaud*, Lyon, imp. L. Boitel, 10 p.
- DESBAT A., 1984, *Les fouilles de la rue des Farges à Lyon, 1974-1980*, Lyon, Groupe Lyonnais de Recherches en Archéologie gallo-romaine, 107 p.
- DESBAT A., 2010, «Nouvelles données sur la topographie de Lugdunum», in: RUIZ de ARBULO, GONZÁLEZ VILLAESCUA R. ed., *Simulacra Romae II. Rome, les capitales de province* (capita provinciarum), et la création d'un espace commun européen: une approche archéologique, Actes du colloque de Reims, 19-21 nov. 2008, Reims, Soc. archéologique champenoise, p. 171-181 (*Bull. de la Soc. archéologique champenoise*, 19).
- FELLAGUE D., 2007, *L'architecture publique de Lugdunum: les monuments et leur décor du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. au 11<sup>ème</sup> siècle après J.-C.*, Thèse de doctorat de langues, Histoire et civilisations des mondes anciens Lyon 2, 3 vol.
- FISHWICK D., 1986, «L'autel des Trois Gaules: le témoignage des monnaies», *Bull. de la Soc. des Antiquaires de France*, p. 90-111.
- FISHWICK D., 1990, «Le sanctuaire des Trois Gaules et le culte impérial fédéral», in: PELLETIER A., ROSSIAUD J. ed., *Histoire de Lyon des origines à nos jours*. T. 1, *Antiquité et Moyen Âge*, Le Coteau, Roanne.
- FLACHERON A., 1840, *Mémoire sur trois aqueducs qui amenaient autrefois à Lyon les eaux du Mont-d'Or, de la Brévenne et du Gier*, Lyon, Impr. L. Boitel, 92 p. (*Revue du Lyonnais*, n° 12).
- FOUCAULT M., 2014, *Étude archéogéographique des pentes de la Croix-Rousse*, Rapport d'étude, Ville de Lyon, Direction des Affaires Culturelles, Service Archéologique. 67 p. 50 Pl.
- FRASCONE D., 2006, *14 rue des Tables-Claudiennes, Lyon 1<sup>er</sup>*, D.E.S. de sondages archéologiques, S.R.A. Rhône-Alpes/AFAN, 30 p., 22 fig. et 3 annexes.
- FRASCONE D., 2011, «Une nouvelle hypothèse sur le sanctuaire des Trois Gaules à Lyon», *R.A.E.*, t. 60-2011, p. 189-216.

- GAUTHIEZ B., 1994, «La topographie de Lyon au XVI<sup>e</sup> siècle», *Lyon, les années Rabelais*, Lyon, Archives municipales, p. 23-32.
- GRISARD J.-J., 1891, *Notices sur les plans et vues de Lyon, de la fin du XV<sup>e</sup> au commencement du XVIII<sup>e</sup>*, Lyon, Mougin-Rusan, 216 p.
- GRISARD J.-J., 1895, «Odyssée de la table de Claude, découverte à Lyon en 1528», *Revue du Lyonnais*, 5<sup>ème</sup> série, 19, p. 205-220, 329-350, 456-476; et 20, p. 163-179, 409-434, 499-511.
- GUIGUE M.-Cl., 1885, *Cartulaire lyonnais: documents inédits pour servir à l'histoire des anciennes provinces de Lyonnais, Forez, Beaujolais, Dombes, Bresse & Bugey, comprises jadis dans le Pagus major lugdunensis*. Tome I<sup>er</sup>: *Documents antérieurs à l'année 1255*, Lyon, Ass. typographique, ix-686 p.
- JACQUIN L., 1985, *73-89 Montée de la Grande Côte*, 69001, Lyon, S.R.A. Rhône-Alpes, 4 p., 2 ill.
- LE MER A.-C., CHOMER C., 2007, *Lyon*, Paris, Acad. des Inscriptions et Belles Lettres, 883 p. (*Carte archéologique de la Gaule*, 69-2).
- MARTIN-DAUSSIGNY E.C., 1860, «Notice sur les découvertes faites en 1859 lors de la démolition de l'ancien Hôpital des filles Sainte-Catherine et de l'Aumône générale, devenu plus tard l'Hôtel du Parc», *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, classe des Lettres, 8, 1859-1860, p. 129-143.
- MARTIN-DAUSSIGNY E.C., 1862, «Lettre de M. Martin-Daussigny sur l'emplacement du temple et de l'autel d'Auguste à Lyon», in: *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 6<sup>ème</sup> année, 1862. p. 226-227.
- MARTIN-DAUSSIGNY E.C., 1863, «Note au sujet du canal des Terreaux», *Revue du Lyonnais*, nouvelle série, t. XXVI, Lyon, p. 384 à 385.
- MEISSONNIER J., 2005, «Un autel de la Paix à Lyon sous Néron: approche numismatique», in: *XIII Congreso internacional de Numismatica*, Madrid, 2003, vol. 1, p. 727-738.
- PLASSOT E., 1991, *20 rue Burdeau, 73-81 montée de la Grande Côte, 69001 Lyon*, Rapport de sondages, Lyon, D.R.A.C. Rhône-Alpes, 7 p., 14 ill.
- RENIER L., 1859, «Sur l'emplacement de l'autel de Rome et d'Auguste à Lyon», *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, I, 3, p. 102-104.
- RICHARD F., 1999, «Un secteur ressuscité du sanctuaire fédéral des Trois Gaules», in: BLANC N., BUISSON A. ed., *Imago Antiquitatis: religions et iconographie du monde romain, mélanges offerts à R. Turcan*, Paris, de Boccard, p. 383-394.
- STEYERT A., 1895, *Nouvelle Histoire de Lyon*. 1, *Antiquité*, Lyon, Bernou et Cumin, 666 p., 786 ill.
- SYMEONI G., 1846, *L'origine e le Antichità di Lione: mélanges sur l'Histoire de Lyon*, Montfalcon J.B. ed., Coll. des Bibliophiles lyonnais, Lyon.
- TRANOY L., AYALA G., 1994, «Les pentes de la Croix-Rousse à Lyon dans l'Antiquité: état des connaissances», *Gallia*, t. 51, p. 171-189.
- TURCAN R., 1982, «L'autel de Rome et Auguste 'Ad Confluentem'», in: TEMPORINI H. ed., *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt: Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung*, II, 12-1, p. 607-644.